

GRANDIR EN MILIEU URBAIN



état de la population mondiale 2007

supplément jeunesse



GRANDIR EN MILIEU URBAIN



état de la population mondiale 2007

supplément jeunesse

Équipe de rédaction

État de la population mondiale 2007, Supplément Jeunesse

Histoires vécues :

Martin Caparros

Contexte :

Dr Laura Laski/Saskia Schellekens

Révision finale :

Alex Marshall/Amy Singer

Assistance à la recherche :

Anjali Kaur

Assistance administrative :

Wioleta Pienkowska/Malak Khatib-Maleh/Sandra Barron

Remerciements

Nous exprimons notre sincère gratitude aux nombreux collègues de l'UNFPA des bureaux de pays et du siège, ainsi qu'aux partenaires du Fonds pour les apports qu'ils nous ont fournis et les informations qu'ils nous ont communiquées; nous remercions en particulier les membres du personnel des bureaux de pays et des organismes partenaires de l'UNFPA au Bangladesh, au Brésil, en Chine, en Égypte, en El Salvador, en Inde, au Sénégal et en Argentine, qui ont facilité la conduite des interviews des jeunes dont la présente publication brosse le portrait.

Nous sommes tout particulièrement reconnaissants à Martin Caparros des rapports émouvants et évocateurs qu'il nous a fait parvenir des quatre coins du globe, à Rogelio Fernandez-Castilla de ses indispensables conseils et orientations, à George Martine et à Lydia Leon de leur collaboration pour assurer l'harmonisation de la présente publication avec l'État de la population mondiale 2007, aux membres du Conseil consultatif mondial pour la jeunesse de l'UNFPA de leurs apports et de leur soutien, à M&M de ses précieuses remarques rédactionnelles et à Bing, Reham, Geeta, Freddy, Maty, Shimu et Angelo de nous avoir fait part de l'histoire de leur vie.

Table des matières

	Préface	iii
	Introduction	iv
Bing	ÉCHAPPER À LA PAUVRETÉ RURALE ET GAGNER SA VIE — TIANJIN	1
Geeta	UNE ENFANT DES RUES DEVENUE MOBILISATRICE COMMUNAUTAIRE — MUMBAI	7
Reham	ÉCHAPPER À LA VIOLENCE URBAINE — LE CAIRE	13
Freddy	DIFFICULTÉS D'ADAPTATION D'UN ANCIEN MEMBRE DE GANG — SAN SALVADOR	19
Maty	CONTRE LA VIOLENCE SEXUELLE : POUR LA PROTECTION DE LA SANTÉ DES FILLES — RUFISQUE, RÉGION MÉTROPOLITAINE DE DAKAR	25
Shimu	LA VILLE, HÂVRE DE LIBERTÉ ET PROTECTION CONTRE LE MARIAGE PRÉCOCE — DACCÀ	31
Angelo	TROUVER LE BON RYTHME : QUESTION DE SURVIE URBAINE — RIO DE JANEIRO	37
	Conclusion	42
	Notes	47

Préface

Nous présentons ici la deuxième édition du Supplément Jeunesse, produit conjointement avec le rapport de l'UNFPA sur *l'État de la population mondiale*. Le rapport principal de l'UNFPA de 2007 est axé sur l'urbanisation et le Supplément Jeunesse traite des défis et des promesses dont est porteur ce phénomène et de ses effets sur les jeunes.

En 2008, pour la première fois de l'histoire du globe, plus de la moitié de la population mondiale vivra en milieu urbain. En 2030, les villes, grandes et petites, abriteront près de 5 milliards d'habitants. La population urbaine de l'Afrique et de l'Asie doublera en moins d'une génération.

Cette évolution augmentera considérablement le nombre et la proportion des jeunes dans la population urbaine, augmentation qui proviendra principalement de familles pauvres qui tendent à avoir les taux de fécondité les plus forts. La vague montante de la population urbaine exige des décideurs qu'ils consultent les jeunes et qu'ils tiennent compte de

leurs besoins, tant pour leur permettre de réaliser leur potentiel que pour stimuler la croissance économique. Au nombre des défis à relever, figurent l'accroissement du nombre d'établissements d'enseignement assorti d'une amélioration de la qualité de l'enseignement, l'attraction de nouveaux investissements pour créer des emplois et dynamiser l'économie, et la fourniture de services de santé, notamment de santé sexuelle et reproductive, afin que les jeunes aient une existence satisfaisante et soient libres de prendre les décisions qu'ils souhaitent concernant le mariage et la fondation d'une famille.

Le Supplément Jeunesse présente l'existence de jeunes, hommes et femmes, de sept villes : Tianjin (Chine), San Salvador (El Salvador), Mumbai (Inde); Dacca (Bangladesh), le Caire (Égypte), Rufisque (Sénégal) et Rio de Janeiro (Brésil). Il brosse ainsi un tableau de la vie moderne dans les centres urbains avec ses possibilités, ses pressions et ses risques pour les jeunes, émigrants qui ont quitté la

campagne pour s'établir et travailler dans les villes, organisateurs communautaires s'efforçant d'améliorer les conditions de logement et les services offertes par les centres urbains, auteurs de violences eux-mêmes parfois, jeunes femmes libérées du carcan des rôles sexospécifiques traditionnels et de la discrimination, et citoyens participant à des activités musicales et culturelles pour échapper à la pauvreté et à l'insécurité urbaine, en une célébration de leur existence.

Comme le note *l'État de la population mondiale 2007*, la vague urbaine du XXI^e siècle présente aussi bien des possibilités d'accroître le développement et de promouvoir la durabilité que des dangers d'approfondissement de la pauvreté et d'accélération de la dégradation de l'environnement. Le Supplément Jeunesse se veut une voix qui s'exprime au nom des jeunes des villes du monde et qui rappelle leur droit de vivre une vie offrant de réelles possibilités, à l'abri de la pauvreté, de la violence et des autres atteintes aux droits de la personne.

Introduction

Le monde connaît actuellement la deuxième grande vague de croissance urbaine de son histoire. D'ici 2030, quelque 1,8 milliard de personnes viendront s'ajouter à ses 3 milliards de citadins actuels (2005)¹ et la population des villes d'Asie et d'Afrique subsaharienne doublera en moins d'une génération.

La croissance la plus rapide se situera dans les zones urbaines les plus pauvres. Ainsi, par exemple, la population des taudis de Dacca a plus que doublé en une décennie, étant passé de 1,5 million d'habitants en 1996 à 3,4 millions en 2006.

La croissance urbaine provient en majorité de l'accroissement naturel (excédent de naissances par rapport aux décès) de la population. Les citadins pauvres ont un taux de fécondité supérieur à celui des autres citadins : les femmes sont moins éduquées et moins autonomes; elles ne sont pas très

au courant des services de santé sexuelle et reproductive et n'y ont guère accès². Par ailleurs, les flux de migration des campagnes viennent également grossir les villes.

Les jeunes de moins de 25 ans constituent déjà la moitié de la population urbaine et les jeunes de familles pauvres contribuent pour beaucoup à la vague démographique urbaine. L'avenir des villes dépend de ce que celles-ci font dès à présent pour appuyer ces jeunes dans divers domaines et notamment pour les aider à exercer leurs droits à l'éducation, à la santé, à l'emploi et à la participation à la vie civique. L'investissement dans la jeunesse est d'une importance clé pour mettre un terme au cycle multigénérationnel de la pauvreté. Il revêt en outre une importance essentielle pour la réalisation des objectifs du Millénaire pour le développement, tout particulièrement en vue de la réduction de la pauvreté de moitié d'ici 2015.

Les jeunes des villes d'aujourd'hui

La plupart des jeunes citadins sont nés dans les villes. Les autres y arrivent en autocar ou en train, avec leurs rares possessions, leurs immenses attentes et leur volonté de se forger une vie meilleure. Ils viennent dans l'espoir d'une bonne éducation, de services de santé appropriés et d'une société leur offrant un large choix d'emplois, prévoyant d'échapper ainsi à la misère dans leurs parents sont prisonniers.

Les centres urbains attirent les investissements économiques et offrent une concentration accrue d'emplois et de services publics. Le pouvoir politique est centralisé dans les capitales nationales ou régionales et les chefs-lieux de district, et les établissements d'enseignement secondaire et supérieur et de soins de santé sont meilleurs et plus accessibles dans les centres urbains. On constate par exemple une forte disparité

GRANDIR EN MILIEU URBAIN

entre la scolarisation en milieu urbain et en milieu rural, qui est le reflet de « l'avantage urbain » dont jouissent les jeunes citadins : en milieu rural, le taux de fréquentation scolaire des garçons et des filles est inférieur de 26 % et de 38 % respectivement à celui de leurs homologues urbains³.

Un rêve qui s'évanouit ?

Au début du XXI^e siècle, la meilleure option pour échapper à la pauvreté dans l'existence consiste encore à grandir en milieu urbain; mais le rêve des jeunes de s'extirper de la misère que connaissent leurs parents s'évanouit rapidement. S'il est vrai que les villes offrent plus de possibilités que les campagnes en matière d'emploi, de logement, d'éducation, de soins de santé et de gouvernance, les possibilités ne sont pas également partagées. La plupart des habitants des

pays pauvres, notamment des jeunes, n'ont guère accès aux avantages de la vie urbaine.

Les taux de scolarisation sont effectivement plus élevés dans les villes que dans les campagnes, mais beaucoup de jeunes des quartiers pauvres, parmi les filles en particulier, *ne commencent pas leurs études ou les abandonnent* avant de terminer leurs études secondaires.

Dans les centres urbains, les jeunes font face à des *taux de chômage* plus élevés que les adultes et ils travaillent en forte proportion dans le secteur informel où ils sont souvent exposés à l'exploitation et à des mauvais traitements.

S'agissant du *logement*, en milieu urbain, les pauvres vivent pour la plupart *dans des zones de taudis*, dans des logis surpeuplés et dans des quartiers où l'infrastructure et les services, routes aménagées, alimentation en électricité

et en gaz, eau courante et assainissement, font partiellement ou entièrement défaut. Dans certaines villes, plus de la moitié de la population vit dans de telles conditions⁴. Dans la plupart des villes africaines, par exemple, seuls 10 % des citadins sont raccordés aux réseaux de drainage des eaux usées et beaucoup ne disposent tout simplement pas de tels réseaux. Nombreux sont les jeunes, hommes et femmes, qui grandissent en se sentant exclus de ce que promet la vie urbaine et qui en conçoivent un vif ressentiment.

L'extrême pauvreté, les conflits familiaux, la violence et la négligence, l'alcoolisme et la toxicomanie au sein du foyer, ou la maladie et la mort des parents peuvent forcer les jeunes à *vivre seuls*. Dans certains pays, de nombreux adolescents ne vivent pas chez leurs parents. Il en est ainsi en Éthiopie, par exemple, pour 30 % des filles de 10 à 14 ans⁶. On a constaté

au Bénin, en milieu urbain, que 14,3 % d'un échantillon de jeunes de 14 ans et moins ne vivaient avec ni l'un ni l'autre de leurs parents, bien que tous deux soient encore en vie, contre 8,9 % en milieu rural. Certains enfants vivent dans la rue.

Pour les jeunes qui grandissent dans la pauvreté, avec une éducation, des soins de santé et un logement de qualité inférieure et peu de perspectives d'emploi stable, les choses peuvent très mal tourner. Les jeunes sont disposés à prendre des risques et à expérimenter, et la vie urbaine peut être pour eux un rappel constant *des inégalités* et du manque de possibilités : voitures de luxe circulant dans les rues, beaux quartiers résidentiels et images d'une vie d'abondance projetées par les médias et sur Internet. L'exclusion et la frustration peuvent mener *au crime et à la violence*.

Beaucoup de jeunes femmes quittent leur village pour éviter un mariage précoce ou

l'interruption de leurs études. Mais la vie dans les taudis peut être particulièrement dangereuse pour elles. Une *discrimination sexuelle* omniprésente les expose aux risques de l'exploitation et de la violence sexuelles. La pauvreté peut les contraindre à travailler de longues heures loin de chez elles, dans des lieux peu sûrs d'où elles rentrent seules le soir par des rues sombres et dangereuses. Ne sachant pas comment se protéger ou n'ayant pas le pouvoir de le faire, et ne disposant que de *services de santé de piètre qualité*, elles courent des risques accrus de grossesses non désirées et d'accouchements non assistés. Nombre de mères adolescentes ne reçoivent aucun soutien de leur famille ou du père de leurs enfants et elles en viennent parfois à recourir à des activités sexuelles transactionnelles pour survivre.

Signes encourageants

La création d'espaces protégés pour les adolescentes et les jeunes femmes peut faire

de la vie urbaine une expérience positive pour elles, où elles peuvent trouver *l'autonomie, l'accès aux ressources et l'autocontrôle*.

La ville, de par sa conception, rapproche les gens. *La culture de la jeunesse urbaine* comprend, entre autres éléments, la musique, la danse et le sport, façonnés par l'actualité mondiale et locale. Les technologies de l'information et des communications telles que qu'Internet et le téléphone portable ont modifié les rapports des jeunes citadins entre eux et avec leurs homologues d'autres pays. Elles ont notamment amené et répandu des aspirations et des modes de consommation mondialisés.

L'avenir des jeunes dans les villes

L'avenir des villes dépendra donc de l'avenir des jeunes, et en particulier de ce que les décideurs pourront faire pour ceux-ci afin de mieux les équiper pour rompre le cycle de la pauvreté. Il s'agira à cet effet de les associer aux décisions qui les concernent. Le présent rapport attire l'attention sur certains

GRANDIR EN MILIEU URBAIN

des problèmes et des possibilités et suggère diverses mesures qui aideront les jeunes à réaliser leur plein potentiel.

La vague montante de croissance urbaine et l'accroissement de l'offre de main-d'œuvre qui en résulte peuvent stimuler la croissance économique, à condition que les autorités compétentes soient en mesure d'améliorer la gouvernance et de renforcer les capacités institutionnelles à fournir l'infrastructure et les services requis, notamment l'éducation et les soins de santé. Il est essentiel d'assurer un accès universel à ces services, qui sont des éléments indispensables de la formation du capital humain.

Il y a quatre points cruciaux sur lesquels les pouvoirs publics doivent intervenir au cours des 25 ans à venir pour faire face au changement urbain, réduire la pauvreté et instaurer un environnement stable dans lequel les jeunes pourront participer activement à la transformation urbaine. Les autorités doivent :

- **Appuyer les jeunes pour leur permettre de poursuivre leurs études**, afin qu'ils soient plus éduqués, aient accès aux innovations technologiques et à l'information, et acquièrent les aptitudes à la vie quotidienne nécessaires pour entrer sur les marchés du travail en évolution;
- **Renforcer la capacité des jeunes à exercer leurs droits à la santé sexuelle et reproductive**, de manière à ce qu'ils restent en bonne santé, exempts des maladies sexuellement transmissibles et de l'infection par le VIH, et à ce qu'ils évitent les grossesses précoces, retardent la fondation d'un foyer jusqu'à ce qu'ils soient prêts et aient des enfants dans de bonnes conditions de sécurité;
- **Attirer de nouveaux investissements** dans les villes pour créer des emplois et permettre aux jeunes de parvenir à un certain niveau de sécurité avant de fonder une famille;

- **Encourager les organisations de jeunes** et faciliter chez les jeunes l'exercice du leadership et la participation aux processus décisionnels locaux, de manière à ce qu'ils agissent dans le sens d'une amélioration de la gouvernance.

Comme le note le rapport de l'UNFPA sur l'*État de la population mondiale*, les batailles visant à réaliser les objectifs du Millénaire pour le développement se livreront dans les villes des pays en développement. Les jeunes se trouvent dans ces batailles aux premières lignes et le succès dépendra des actions des municipalités, des pays et de la communauté internationale pour renforcer leurs aptitudes et pour les appuyer.



晶 神

中 场

Bing°

ÉCHAPPER À LA PAUVRETÉ RURALE ET GAGNER SA VIE — TIANJIN

Quand il avait douze ans, Bing voulait devenir soldat. Son père lui parlait avec enthousiasme de son service dans l'armée chinoise et Bing avait vu des soldats dans sa ville natale et à la télévision : il admirait leur prestance, leur uniforme, leur fierté. Il se disait aussi qu'en étant militaire, il pourrait voyager, voir le monde et que, s'il avait de la chance, il pourrait défendre son pays comme l'un de ces personnages historiques dont lui parlait son instituteur. Rien n'était plus fascinant que le président Mao et ce qu'il avait fait pour libérer son pays.

Quand je disais que je voulais être soldat, mes sœurs m'y encourageaient. Elles me disaient que comme j'étais un homme, je pourrai aller où je voudrai.

Bing est né en 1980, juste avant le lancement de la politique de planification familiale de la Chine qui encourage les familles à n'avoir qu'un enfant. Bing a trois sœurs; la plus âgée, son aînée, de près de quinze ans, s'occupait de lui quand ses parents partaient travailler aux champs.

Bing est né en Chine, à Fuping, mais il avait tout juste un an quand ses parents ont décidé de quitter la ville pour aller tenter leur chance à Zha Lantun, en Mongolie intérieure. Ils étaient très pauvres et pensaient que dans ces terres lointaines, ils auraient

de meilleures chances et davantage de possibilités. Ils ont d'abord élevé des moutons, puis des poules. Le revenu de la famille dépendait du temps : si les récoltes étaient bonnes et les animaux en bonne santé, la famille se débrouillait. Sinon, il n'y avait pas assez à manger.

À l'âge de six ans, Bing est allé à l'école. Il n'aimait pas les études. Il était intelligent mais espiègle et les instituteurs ne savaient pas très bien comment s'y prendre avec lui. Il se rappelle encore de la fois où, âgé de neuf ou dix ans, il avait volé une sucette à l'un de ses petits camarades, parce que lui n'avait jamais d'argent pour s'en acheter. Les autres écoliers ont découvert la chose, l'ont pris en chasse et ont essayé de le battre. Mais chez lui, il ne connaissait pratiquement pas la faim.

Ils me donnaient tout ce qu'ils pouvaient. J'étais le seul garçon et le plus jeune.

Dans les familles chinoises traditionnelles, la mère et les sœurs se passent de manger s'il le faut pour que le plus jeune fils mange à sa faim.

Et vos sœurs ne vous en voulaient pas ?

Non, elles respectaient la tradition, et puis elles m'aimaient beaucoup.

Quand Bing avait quinze ans, l'élevage de volaille familial a commencé à rapporter ; ayant donc un peu plus d'argent, la famille s'est achetée son premier téléviseur couleur.

La première fois que j'ai vu des grandes villes, c'était à la télévision.

Qu'est-ce que vous en avez pensé ?

Il y avait tant de couleurs ! Dans ma région, il n'y en avait pratiquement pas : c'était blanc l'hiver, vert au printemps, jaune en été, doré et rouge en automne. Dans les villes, en revanche, il y avait un tas de couleurs qui se mélangeaient. C'était aburrissant.

C'est alors que Bing a décidé qu'il verrait un jour ce monde-là de ses yeux. Mais avant cela, quand il a eu seize ans, son père l'a envoyé faire des études : dans la petite ville de Haila'er, loin dans le nord, à plusieurs heures de train, il y avait un institut de bonne réputation où, grâce à leur élevage de poules, les parents de Bing pouvaient payer les frais de scolarité.

Il faisait un froid terrible à Haila'er. Le jour où Bing y est arrivé, il y avait -45 °C. Le professeur a amené les élèves dans la cour pour faire de l'exercice. Il leur a dit que si le froid leur faisait mal aux oreilles, ils n'avaient

qu'à se les frotter avec de la neige; ils s'écorcheraient peut-être un peu, mais s'ils se frottaient sans neige, a-t-il expliqué, leurs oreilles tomberaient. Il leur a également recommandé de bien travailler en classe.

Si vous travaillez bien, vous réussirez, vous deviendrez quelqu'un. Si vous ne travaillez pas, pour le reste de vos jours, vous ne serez jamais personne.

C'est là une leçon que Bing n'a jamais oubliée. Il a obtenu son diplôme avec de très bonnes notes, mais il a échoué à son examen d'entrée à l'université, à cause de sa mauvaise écriture, dit-il. Plus

Les migrants ruraux supposent souvent qu'il y a de meilleures possibilités d'emploi dans les grandes villes; ils ont souvent raison, encore qu'il y ait plus de gens qui cherchent du travail que d'emplois disponibles.

question d'entrer à l'académie militaire et d'embrasser la carrière des armes comme il rêvait de le faire. À cette triste nouvelle, son père a pleuré. Bing ne l'avait jamais vu si triste, si déçu.

Je voulais m'échapper, m'en aller très loin. Il attendait tant de moi et il avait dépensé tant d'argent pour moi... J'étais prêt à faire n'importe quoi pour lui montrer que je ne l'avais pas trahi. J'ai entendu parler d'une école de commerce à Tianjin qui était disposée à m'accepter; je lui ai demandé de payer mes frais de scolarité la première année et je lui ai dit que je les paierai moi-même ensuite. Les affaires de mon père marchaient mal à l'époque, mais il m'a donné ses dernières économies pour m'aider à

faire des études. C'est ainsi que, finalement, je suis venu m'établir en ville.

À dix-neuf ans, Bing a eu l'impression d'entrer dans un autre monde. Tianjin est une ville côtière de dix millions d'habitants située à cent kilomètres de Beijing, en passe de devenir le nouveau pôle de croissance économique de la Chine. En descendant du train, Bing a trouvé qu'il y avait encore plus de couleurs que ce qu'il avait vu à la télévision. Il n'en revenait pas de la hauteur des bâtiments ni du nombre de voitures qui circulaient dans les rues.

Il partageait une chambre dans un dortoir universitaire avec sept autres étudiants et a commencé à suivre les cours. Tout allait bien, encore que la ville ait été trop bruyante et qu'il y ait eu trop d'étrangers; et les étoiles qui brillaient au ciel de la petite ville d'où il venait lui manquaient beaucoup. Peu après son arrivée, il s'est aperçu qu'il pourrait gagner un peu d'argent en donnant des cours de chinois à des étudiants étrangers, mais ce n'est qu'après quelques mois qu'il a lancé sa première entreprise digne de ce nom.

Il y avait à l'université des téléphones publics pour lesquels il fallait des cartes d'appel spéciales. Bing a trouvé un endroit où il achetait les cartes à un bon prix et il a commencé à les revendre à ses camarades de classe avec une marge bénéficiaire de 20 à 30 %.

Vous voulez dire que vous profitiez de vos camarades ?

Oui.

Et cela ne vous gênait pas ?

Non. Mais je ne voulais pas non plus qu'ils m'en veuillent, alors je les ai associés à l'entreprise. Je leur ai donné des cartes à vendre et nous nous partageons les bénéfices, ce genre de choses. C'est comme cela que les Chinois font des affaires : en faisant participer davantage de gens et en leur faisant gagner de l'argent, vous savez qu'ils vous soutiendront. Si vous voulez prospérer, vous devez partager votre fortune.

Bing a gagné suffisamment d'argent pour se payer ses études. Et après avoir obtenu son diplôme, il a eu une meilleure idée encore : un de ses amis et lui ont acheté deux vieilles photocopieuses et ils ont ouvert une petite boutique de reprographie tout près de l'université. Leurs affaires ont très bien marché et Bing s'est retrouvé soudain avec un revenu de plus de 200 yuans (25 dollars EU) par jour. Il avait vingt et un ans; il était riche, self-made man, chef d'entreprise.

Bing s'est acheté un téléphone portable; il était le roi de la montagne; ses rêves s'étaient réalisés; et tout avait été si facile. Bientôt, il pourrait faire venir ses parents et leur montrer ce qu'il avait accompli. En attendant, il dépensait son argent pour acheter des vêtements, des livres et des timbres.

Un an après, le propriétaire du magasin a annoncé qu'il allait augmenter le loyer, ce qui le portait à un niveau bien au-delà des moyens de Bing et de son partenaire. Ils ont cherché à s'installer à

Tianjin (Chine)



- Tianjin, avec ses 10 millions d'habitants est la troisième ville de la Chine continentale
- Depuis l'ouverture de la Chine à la fin des années 1970, Tianjin connaît un développement urbain rapide
- 37 % de la population de la Chine vivent en milieu urbain
- 19 % de la population de la Chine disposent de moins d'un dollar par jour pour vivre
- Les jeunes représentent 16 % de la population de la Chine
- Tianjin est le berceau de la première université de Chine, le Collège de Beiyang, fondé en 1895

ailleurs, mais en vain. Du jour au lendemain, ils ont vu leur vie d'hommes d'affaires leur glisser entre les mains.

J'avais oublié ce que c'était que de travailler dur. Je pensais que tout était facile, que je pouvais faire tout ce que je voulais.

Bing a trouvé un emploi bien payé dans une entreprise d'informatique, mais où il n'a, en fait, jamais été payé. Au bout de trois mois, n'ayant pas pu trouver d'autre emploi, il a dû demander à un ami de l'héberger. Bing n'avait pas toujours de quoi manger. Il a appris un jour qu'un grand club de karaoké, la Perle de l'Orient, embauchait du personnel et, après quelques jours de formation, est devenu garçon de café. Il gagnait alors en un mois ce qu'il gagnait auparavant en un jour.

La situation était horrible, mais je m'efforçais de ne pas déprimer. De toute façon, il n'était pas question de faire marche arrière. Et je ne pouvais pas rentrer chez moi; mon père n'aurait jamais accepté le perdant que j'étais.

La Perle de l'Orient est un établissement gigantesque, à la fois monstrueux et attirant, haut de plusieurs étages, avec une centaine de salles où les clients consomment, chantent, se détendent, s'amusent. Bing y travaille depuis cinq ans. Intelligent et accrocheur, il a eu de l'avancement : il est maintenant chef d'étage et supervise de nombreux employés. Il gagne environ 500 dollars EU par mois et en épargne les deux tiers, grâce à quoi il a environ 100 000 yuans (13 000 dollars EU) placés en bourse, en prévision du jour où il décidera de créer une autre entreprise. Bing dit qu'il voudrait suivre l'exemple du propriétaire de la Perle de l'Orient, qui possède six autres clubs : originaire de

Tianjin, parti de zéro, il a réussi et est aujourd'hui riche.

Vous avez fait des études commerciales, vous avez eu votre propre entreprise et vous travaillez aujourd'hui dans un club de karaoké. Quels sont vos sentiments à ce sujet ?

On dit ici en Chine qu'il faut être devenu quelqu'un à l'âge de trente. Il me reste donc quatre ans et, pour l'instant, j'épargne mon argent et je me prépare à me relancer dans la course.

Qu'avez-vous en tête ?

Je ne sais pas exactement, mais j'ai fait des études sur le marché ici, à Tianjin, et je crois qu'il y a des possibilités pour un magasin de sacs à main de marque. Je pourrais en ouvrir un et vendre des quantités de sacs à main.

Des originaux ou des copies ?

Très probablement des copies, parce que cela rapporte plus.

Bing pense qu'il est logique et juste qu'il y ait des gens qui possèdent beaucoup de choses et d'autres très peu. Selon lui, les gens riches sont ceux qui ont un potentiel et qui travaillent dur, et ils méritent ce qu'ils ont. Les gens pauvres ne travaillent pas assez, dit-il.

Vous voulez dire que la Chine est un pays de paresseux ?

Non, mais ce qu'il y a, c'est que la Chine ne s'est ouverte que tout récemment. Et dans une grande mesure, le succès dépend de l'environnement où l'on se trouve. C'est pour cela que je voulais venir en ville, où on peut réussir.

Depuis que la Chine a entrepris ses réformes du marché, quelque 150 millions de jeunes ont quitté des campagnes pour venir s'établir en ville dans l'espoir de réussir, ou du moins pour avoir la possibilité de manger à leur faim tous les jours. Ils faisaient partie, la plupart d'entre eux, de la première vague de migrants ruraux qui a fourni une main-d'œuvre bon marché au secteur manufacturier des centres urbains. Les migrants plus qualifiés, comme Bing, sont en quelque sorte une deuxième vague pour laquelle les perspectives sont meilleures et qui ont plus de ressources. Ils convergent tous vers les grandes agglomérations et ils ont changé le mode de vie et l'aspect physique de celles-ci.

C'est dans les villes que les choses bougent. La ville, c'est l'avenir, un avenir où tout est possible.

Bing a une amie qui travaillait dans un bureau mais qui vient d'être renvoyée « parce qu'elle s'habillait de manière trop sophistiquée ». Ils prévoient de se marier en 2008, l'année des Jeux olympiques. Bing dit que ce sera une époque très joyeuse, pour tout le monde, et il veut que leurs noces fassent partie des célébrations.

Donc si tout va bien, comment voyez-vous votre existence d'ici dix ans ?

Pour être réaliste, je crois que dans dix ans, j'aurai ma propre entreprise, des gens qui travailleront pour moi, une maison, une femme et une bonne voiture.

De quelle marque ?

Une Audi, c'est sûr.

Bing ne s'inquiète pas du fait qu'il n'a pas de *hukou*, document émis par les pouvoirs publics à tous les Chinois, qui les autorise à habiter dans un district donné et donc à faire usage des services d'enseignement, de santé et autres qui y sont dispensés. Les 150 millions de migrants n'ont, dans leur grande majorité, pas de *hukou*, et leur situation est une question politique et sociale majeure qui fait l'objet de débats constants. Ils ne sont plus renvoyés dans leur lieu de naissance, mais ils n'ont toujours pas accès à tous les services de leur lieu de résidence. Mais si l'on a de l'argent, il n'est pas difficile de se procurer un *hukou*, et Bing dit que ce n'est pas cela qui va l'arrêter.

LA VILLE, PRINCIPAL FOYER D'EMPLOI POUR LES JEUNES

Les jeunes constituent près de la moitié (43,7 %) des chômeurs du monde. Ils risquent trois fois plus que les adultes d'être au chômage¹. Le manque de possibilités et le sous-emploi poussent des millions de jeunes ruraux comme Bing à s'en aller dans les villes en quête de moyens d'existence.

Les migrants ruraux supposent souvent qu'il y a de meilleures possibilités d'emploi dans les grandes villes; ils ont souvent raison, encore qu'il y ait plus de gens qui cherchent du travail que d'emplois disponibles et que la croissance rapide de la population urbaine se traduise par une hausse des taux de chômage. En sus de la migration, l'accroissement naturel de la population urbaine introduit un nombre considérable de jeunes sur le marché du travail et contribue au chômage, élevé dans ce groupe d'âge.

Beaucoup de jeunes demandeurs d'emploi deviennent " entrepreneurs malgré eux " et travailleurs autonomes et, dans certains pays, on a assisté au cours de la décennie écoulée à une forte hausse de l'emploi dans le secteur informel par rapport à l'emploi total^{2,3}. Selon le Bureau international du Travail, environ 85 % de tous les nouveaux emplois sont créés dans le secteur informel. Comme le montre l'histoire de Bing, cela comporte des risques, mais cela contribue aussi à la souplesse et à la croissance de l'économie.

La plupart des jeunes employés dans le secteur informel urbain vivent dans des taudis. Ils sont 75 % dans ce cas au Bénin et 90 % au Burkina Faso, en Éthiopie, en République centrafricaine et au Tchad⁴.

En outre, la proportion des adolescents employés a marqué un fléchissement au cours des dernières décennies⁵. C'est ainsi qu'en Argentine, le taux d'activité des garçons de 15 à 19 ans est passé de 51,6 % entre 1980 et 1984 à 36,9 % de 1995 à nos jours. De même le taux d'activité des filles du même groupe d'âge est passé de 27,8 % à 24,2 %. En Thaïlande, les taux d'activité masculin et féminin chez les jeunes de 15 à 19 ans sont passés respectivement de 70,6 % et 71,4 % à 40,4 % et 34,1 % au cours des mêmes périodes⁶.

Néanmoins, beaucoup de jeunes des pays en développement travaillent toujours à un âge trop précoce et trop longtemps, ce qui les empêche de terminer leurs études et d'acquérir les connaissances pratiques dont ils ont besoin pour se développer sainement. Les enfants et les adolescents sont exploités sur le marché du travail, souvent sous-rémunérés, exposés à de nombreux dangers et n'ont guère de perspectives d'amélioration de leur sort. L'exploitation, la frustration et l'épuisement peuvent aboutir à la désillusion et à l'aliénation chez les jeunes travailleurs⁷.

Pour d'autres jeunes, il n'y a pas de transition du monde de l'école à celui du travail. Ils abandonnent vite leurs études ou n'en font tout simplement pas, mais ils ne travaillent pas non plus. Une enquête menée dans les zones urbaines de la Zambie a révélé que la plupart des jeunes n'avaient pas de moyens d'existence : 70 % des garçons et 83 % des filles de 15 à 19 ans ont déclaré n'avoir été ni scolarisés ni employés⁸.

Les jeunes en quête d'emploi qui ne trouvent pas de moyens d'existence productifs et décents peuvent se trouver pris dans l'engrenage de la pauvreté et connaître des taux de chômage élevés durant toute leur vie. Les responsables de l'élaboration des politiques

s'inquiètent de plus en plus de l'effet des frustrations accompagnant le chômage de longue durée chez les jeunes hommes en milieu urbain, ce qui risque de contribuer aux troubles politiques et idéologiques et de déboucher sur la violence. L'existence de taux de chômage élevés chez les jeunes, en particulier dans les zones urbaines, indique que les villes ne sont pas capables d'absorber la main-d'œuvre, ce qui, à long terme, a des incidences directes sur la croissance économique et la réduction de la pauvreté⁹. L'apport d'appuis aux jeunes pour les aider à trouver des emplois productifs et décents est devenu l'une des principales motivations des politiques internationales concernant la jeunesse et le développement. Les jeunes peuvent apporter leur contribution à la société dans des conditions optimales à condition que les villes veillent à établir un filet de sécurité, sous forme notamment de logement, de soins de santé et de possibilités d'éducation.

La Déclaration du Millénaire des Nations Unies, adoptée par l'Assemblée générale en 2000, reflète l'engagement des chefs d'État et de gouvernement et leur volonté d'élaborer et d'appliquer des stratégies qui donnent aux jeunes de partout de réelles possibilités de trouver des emplois décents et productifs. Cet objectif a été intégré ultérieurement dans les objectifs du Millénaire pour le développement, dont le huitième, qui a trait à l'établissement d'un partenariat mondial pour le développement, prévoit expressément la création d'emplois pour les jeunes. Le Réseau pour l'emploi des jeunes, qui rassemble l'OIT, la Banque mondiale et les Nations Unies, a été formé à la suite du Sommet du Millénaire pour lancer l'action sur le terrain, ce qui a donné un coup de pouce aux questions d'emploi des jeunes au niveau national¹⁰. Déjà, 19 pays ont entrepris de procéder à des partages d'expériences et ont donné l'exemple en formulant des plans d'action axés spéci-

quement sur la création d'emplois pour les jeunes ainsi qu'en s'engageant à apporter des changements dans ce domaine aux plus hauts niveaux politiques¹¹.

Plusieurs des documents stratégiques de réduction de la pauvreté (DSRP) élaborés par les pays en développement ces dernières années comprennent des stratégies d'emploi des jeunes axées sur la formation à l'entrepreneuriat, les systèmes de microcrédit, le développement des services de formation et d'orientation professionnelles, la préparation des jeunes à l'exercice du leadership, les programmes à forte intensité de main-d'œuvre ciblant les jeunes et l'acquisition de connaissances dans le domaine des TIC¹². Les autres pays pourraient suivre leur exemple et offrir aux jeunes des possibilités d'emploi plus nombreuses.

Les aptitudes et les capacités requises pour assurer la sécurité économique de l'individu s'acquièrent au début de l'adolescence et il existe actuellement un besoin immédiat d'en renforcer l'acquisition. Il faut offrir aux adolescents et aux jeunes la possibilité de tirer parti de manière optimale de leur potentiel de production par le biais d'une éducation de qualité et d'emplois décents. En outre, les services d'éducation dispensés devraient l'être en prenant en considération les besoins du marché du travail tant du moment que de l'avenir prévisible.

Au cours de la décennie à venir, 1,2 milliard de jeunes, hommes et femmes, entreront dans la catégorie d'âge de la population économiquement active. Ils appartiendront à la génération la plus instruite et la mieux formée de tous les temps, forte d'un immense potentiel de développement économique et social, à condition que les pays trouvent les moyens de faire usage de leurs aptitudes, de leur enthousiasme et de leur créativité; sinon, ils seront condamnés à vivre dans la pauvreté comme leurs parents l'ont été avant eux.



Geeta^o

UNE ENFANT DES RUES DEVENUE ANIMATRICE COMMUNAUTAIRE— MUMBAI

Elle n'aimait pas le village d'où venaient ses parents dans l'État de Karnataka dans le sud de l'Inde. Geeta n'avait que cinq ans lorsque ceux-ci l'y ont emmenée pour la première fois. Elle a passé tout le temps de son séjour à attendre de rentrer en ville. Il y avait toujours trop de monde dans leur maison du village, des tantes, des oncles, sa grand-mère, ses cousins. Ce n'était pas comme en ville. Geeta ne comprenait pas que ce qu'elle appelait sa « maison de la ville » était une cahute au milieu de la rue, faite de deux plaques de carton et d'une feuille de plastique noir pour le toit, avec deux lits de sangles et quelques casseroles et gamelles. Toutes les maisons de la ville qu'elle connaissait étaient comme ça.

Il y a cinquante ans, Mumbai avait trois millions d'habitants. Ils sont aujourd'hui plus de seize millions, dont six millions vivent dans des quartiers de taudis. Plus de cent mille vivent dans les rues, dans des abris qu'ils construisent dans les espaces publics, sur les trottoirs, le long des voies de chemin de fer, dans les décharges municipales. Ce sont les plus pauvres des pauvres et Geeta était de ceux-là; elle partageait la cahute familiale avec son père, sa mère, ses deux jeunes sœurs et son frère.

Mais n'allez pas penser que mes parents ne travaillaient pas. Ils travaillaient tous les deux. Ma mère faisait des ménages et mon père emmenait les enfants à l'école.

En pousse-pousse ?

Non, à vélo. Il en transportait deux ou trois à la fois sur sa bicyclette. Il avait l'habitude.

Beaucoup d'écoles publiques n'acceptent pas les enfants des familles des rues, qui n'ont pas d'adresse officielle, donc pas d'existence officielle. Les enseignants disent qu'ils ne font pas leurs devoirs, qu'ils ne font pas attention en classe, qu'ils sont sales. Mais la mère de Geeta avait réussi à la faire inscrire dans une école privée où elle connaissait un professeur qui avait offert de lui payer ses études.

Les souvenirs d'enfance de Geeta ne sont pas malheureux : elle allait à l'école, elle jouait dans la rue et, tous les soirs, elle mangeait les restes que sa mère ramenait des maisons où elle faisait le ménage. Geeta et sa famille n'avaient pas de w.c., d'électricité, ni d'eau courante. Tous les matins, à cinq heures, elle ou sa mère allaient jusqu'à un atelier voisin où les ouvriers les laissaient prendre de l'eau à un robinet. Sa mère rapportait à la famille de vieux vêtements que ses employeurs lui donnaient. Geeta n'a porté un t-shirt neuf qu'à l'âge de quinze ans. Mais elle aimait ses études et elle lisait souvent, tard le soir, à la lumière d'une bougie ou d'un lampadaire.

Elle menait une vie relativement tranquille, malgré la menace constante de démolition. De

temps à autre, des voisins se plaignaient et les agents municipaux venaient démanteler leur cahute et les autres cahutes du voisinage. Geeta et sa famille attendaient que les démolisseurs soient repartis et ils reconstruisaient leur logis au même endroit.

On revenait une fois qu'ils étaient partis, mais la menace était toujours là. Je n'aimais pas ça. Certains voisins disaient que les gens de la rue étaient sales, que nous étions des voleurs. Et puis n'importe qui pouvait s'approcher et nous injurier sans raison. Nous étions là, sans défense, dans la rue.

Quand elle a eu dix ans, tout en poursuivant ses études, Geeta a commencé à aider sa mère dans son travail. Les choses ont mal tourné quand elle a eu quatorze ans : son père a eu le cancer du poumon et son frère des calculs rénaux. Du fait de leurs conditions de vie, les gens de la rue sont souvent malades et ne vivent pas longtemps.

Les médicaments et les soins ont coûté très cher et la famille de Geeta s'est endettée. Geeta s'est vue forcée de faire le ménage dans trois maisons pour rembourser les dettes et d'interrompre ses études.

J'avais toujours pensé que je serai une bonne élève, mais du jour au lendemain, tout cela s'est évanoui et je m'en suis à peine aperçue. Tout ce que je voulais, c'était pouvoir

acheter des médicaments pour mon père et mon frère, et aider ma mère. J'avais cessé de songer à l'avenir ...

À cette époque, la mère de Geeta a pris contact avec des femmes de l'organisation Mahila Milan (Femmes ensemble, en hindi). L'organisation avait été fondée en 1986, par quelques jeunes assistantes sociales qui trouvaient qu'elles n'en faisaient vraiment pas assez. Elles ont forgé un partenariat avec une ONG dénommée SPARC (*Society for the Promotion of Area Resource Centres* – Société pour la promotion des centres de ressources communautaires), estimant qu'il était essentiel que les femmes des rues aient un espace à elles, où elles pourraient se réunir, parler de leur problèmes et formuler des solutions : les centres de ressources communautaires.

Une vie citoyenne active encourage l'action collective, ce qui peut améliorer la qualité et le ciblage des services publics.

Elles ont encouragé les femmes des rues à entreprendre de nouvelles formes d'action politique. Lorsque 500 d'entre elles se sont opposées à l'expulsion de leurs logements de fortune, les jeunes assistantes sociales les ont soutenues et c'est ainsi qu'a été fondée Mahila Milan.

Peu après, les femmes ont obtenu des cartes de rationnement. En Inde, les habitants de taudis ont droit à une aide alimentaire de l'État, mais jusqu'à ce que Mahila Milan, avec l'aide de la SPARC, ait commencé à l'exiger pour les habitants des rues, ceux-ci n'avaient jamais reçu de cartes. Ce fut leur première

victoire. À peu près à la même époque, elles ont pris contact avec la NSDF, la *National Slum Dwellers Organisation* (Organisation nationale des habitants de taudis), qui leur a apporté des appuis et donné de nouvelles idées.

Un jour, alors que Mahila Milan comptait déjà plusieurs centaines d'adhérentes, les femmes de la SPARC ont eu une autre idée. L'une des pionnières explique, des années plus tard :

Elles ont demandé si chacune d'entre nous pourrait épargner une roupie par jour. Nous avons toutes répondu que oui. Dans ces conditions, nous ont-elles dit, nous pouvons vous aider à organiser une sorte de caisse de crédit, pour vous permettre de vous construire des maisons. Nous avons toutes été d'accord, et c'est ainsi qu'a commencé notre système d'épargne et de prêts.

Le système a été établi progressivement. Chaque jour, les femmes épargnaient ce qu'elles pouvaient. L'une d'elles se rendait chez vingt ou trente autres pour ramasser l'argent. Bien que beaucoup aient été illettrées, elles tenaient une comptabilité soigneuse. L'argent servait à faire face aux urgences, maladie, décès, soumission d'une caution, ou à accorder un petit prêt à l'une des participantes qui voulait lancer une entreprise. Et quand elles le pouvaient, elles essayaient d'économiser des sommes plus importantes, qu'elles déposaient en banque, pour se construire un jour leur maison. Sundar Berra de la SPARC explique :

L'épargne est un instrument d'organisation et de mobilisation. Le but visé est d'autonomiser les pauvres

pour leur permettre de négocier avec les institutions dans de nouvelles conditions. Les pauvres ne doivent pas supplier les pouvoirs publics, en être réduits à quêmander. Ils doivent, collectivement, épargner, chercher des terrains et formuler des projets de logement.

Les trois organisations œuvrent actuellement de concert depuis plusieurs années : la NSDF, la plus ancienne, fondée dans les années 1970, organise et mobilise les pauvres urbains; Mahila Milan administre et gère les ressources communautaires; et la SPARC assure l'appui technique et logistique. Elles forment une fédération, l'Alliance, qui travaille avec plus de 200 000 familles vivant dans des taudis.

Geeta a rencontré les femmes de Mahila Milan et de la SPARC quand elle avait seize ans, par l'intermédiaire de sa mère. Elles lui ont demandé si elle voulait bien travailler avec elles : il s'agissait de collecter l'épargne et de faire un peu de comptabilité. Geeta a sauté sur l'occasion, heureuse de pouvoir aider sa communauté, gagner un petit salaire, d'un peu plus de vingt dollars par mois, et arrêter de faire des ménages.

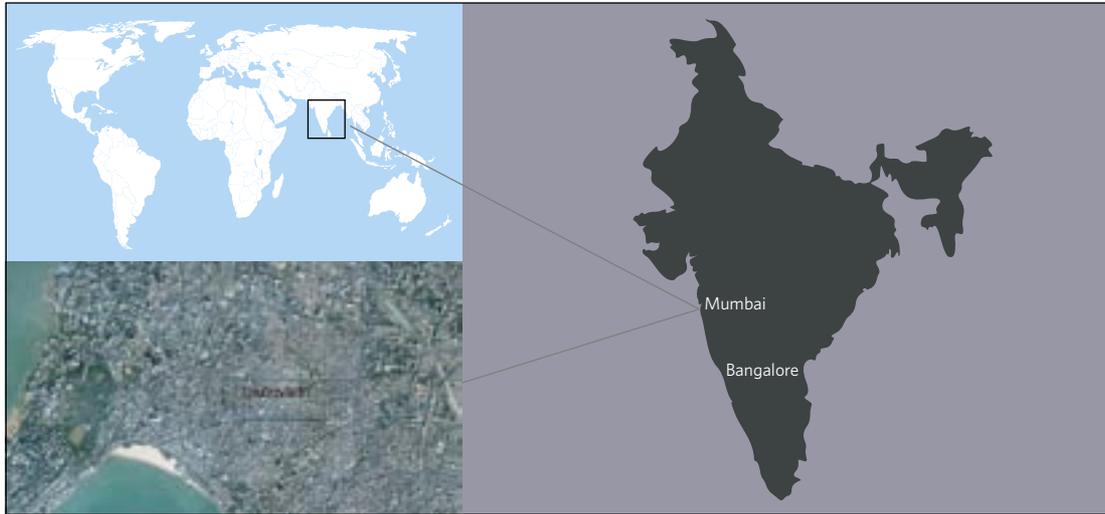
Que faisiez-vous de votre temps libre ?

Je n'avais jamais de temps libre. Quand j'avais fini mon travail, je devais tenir la maison et m'occuper de mes sœurs et de mon père malade. Je n'arrêtais pas.

Elle aurait aimé continuer ses études, tout particulièrement la danse, mais elle n'a jamais pu le faire.

Il y a cinq ans, alors qu'elle avait vingt ans, Geeta et sa famille ont emménagé dans une pièce de trois

Mumbai (Inde)



- Anciennement dénommée Bombay, Mumbai est, avec plus de 16 millions d'habitants, la ville la plus peuplée de l'Inde
- 28 % de la population de l'Inde vivent en milieu urbain
- 55 % des habitants urbains de l'Inde vivent dans des taudis
- 42 % des habitants urbains de l'Inde n'ont pas accès à une source d'eau propre
- Mumbai est la ville qui a la plus forte densité de population au monde : 29 650 habitants au kilomètre carré
- Mumbai doit devenir d'ici 2020 la deuxième ville du monde par ordre de grandeur; elle dépassera alors les 25 millions d'habitants

mètres sur quatre dans un *chawl*, immeuble collectif où chaque famille occupe une pièce, sans toilettes ni cuisine. Geeta a continué de travailler à Mahila Milan.

Quel est l'avantage que Mahila Milan soit un groupe réservé aux femmes ?

Tout d'abord, dans mon pays, s'il y a des hommes et des femmes ensemble dans un groupe, ce sont les hommes qui décident de tout. Mais il y a autre chose. Les maris battaient souvent leur épouse si elle sortait après la nuit tombée. Le fait de se réunir à Mahila Milan permet aux femmes de sortir de chez elles. Les hommes ont résisté au début, mais quand ils ont compris que les femmes étaient capables de résoudre certains problèmes ou d'arrêter les démolitions, ils n'ont plus rien dit. Et ils ont commencé à les regarder d'un autre œil : après tout, c'étaient elles qui obtenaient des résultats.

Et ils ont arrêté de les battre ?

Bon, pas complètement, mais ils les battent moins. Aujourd'hui, si un homme bat sa femme, les femmes du comité vont le voir et essaient de résoudre le problème. Elles s'efforcent de le convaincre de ne plus le faire et elles y réussissent souvent.

Il y a quelques mois, Geeta a pu déménager pour aller vivre seule. Son chez soi est une pièce de vingt mètres carrés avec toilettes/salle de bains dans l'un des dix-huit immeubles que l'Alliance fait construire à Mankhurd, dans les faubourgs de Mumbai. Le nouveau quartier abrite près de deux mille familles.

Nous avons supervisé la construction en permanence pour nous assurer que les entrepreneurs faisaient un bon travail.

L'une des femmes de Mahila raconte :

Le processus a été instructif : si nous n'étions pas là, ils nous trompaient et ils mettaient moins de ciment ou ils se servaient de gravats au lieu de sable. Alors nous les avons surveillés de près. Nous ne voulions pas d'une maison qui durerait trois ans; nous voulions une vraie maison.

Les femmes ont eu ce qu'elles voulaient et elles sont contentes. Le fait d'avoir une maison a changé leur vie. Elles apprécient la différence :

Dans la rue, personne ne vous respecte. Ici, vous avez votre maison; elle est à vous et les pouvoirs publics doivent vous respecter. Ici, dit l'une des femmes, même si vous n'avez rien à manger, vous avez une place à vous dans le monde.

Une autre explique à quel point la vie de ses enfants a changé :

Ils n'ont plus honte de dire où ils vivent. Et ce sera plus facile pour eux de trouver à se marier. Les choses vont beaucoup mieux pour nous à présent; nous avons confiance en nous.

Le fait d'habiter une maison améliore aussi l'accès aux services de santé et d'éducation, ce qui fait que les enfants de ces femmes auront vraisemblablement de meilleurs emplois. Mais il y a aussi de nouveaux problèmes :

Il y avait tant de bruit dans la rue que je n'entendais pas celui que faisaient les enfants. Depuis que nous avons emménagé ici, j'ai l'impression qu'ils n'arrêtent pas de crier.

Il y a également pour ces familles des problèmes plus sérieux : elles ont de nouvelles obligations – entretenir l'immeuble, payer l'électricité, sortir les ordures, assurer la sécurité. Il y a aussi de nouvelles complications : beaucoup des résidents, hommes et femmes, travaillent au centre-ville en tant que marchands de produits alimentaires, recycleurs, travailleurs manuels, bonnes. Ils habitent loin de leur lieu de travail et ont maintenant une longue route à faire pour s'y rendre; certains ont perdu leur source de revenus à cause de cela. Mais ils ne sont pas prêts d'abandonner.

Geeta non plus Elle travaille toujours pour Mahila où elle est chargée de la comptabilité de plusieurs groupes, pour un salaire mensuel de près de 70 dollars. Mais elle n'a toujours pas de temps pour elle-même. Elle doit s'occuper de sa mère, de sa sœur célibataire, qui fait des études, et de son jeune frère. Son père est décédé il y a quelques années et son autre sœur s'est mariée, ce qui a été un soulagement :

Est-ce que la dot a présenté des difficultés ?

Non, parce que c'était un mariage d'amour, pas un mariage arrangé. Nous n'avons dû donner qu'une chaîne et des boucles d'oreilles en or.

Quand elle a un peu de temps libre, Geeta sort avec ses amies pour aller au cinéma, ou pour pique-niquer dans l'enceinte d'un temple.

Et vous ne voulez pas de petit ami ?

Non, cela ne m'a jamais intéressée; je n'ai jamais eu le temps. J'ai eu des candidats, mais cela ne m'intéresse pas. D'ailleurs, mes amies me disent que ça peut être plutôt casse-pied.

Comment cela ?

Vous devez avoir le temps de le voir, vous devez l'écouter, aller où il vous dit d'aller. C'est une perte de temps. Si je veux me marier un jour, je demanderai à ma famille de choisir un garçon convenable et d'arranger le mariage. Ou bien je resterai célibataire.

Geeta a un regard très doux, les dents blanches et les pieds déformés d'une travailleuse. Elle ne porte pas de bijoux et son sari rouge et noir est passé au soleil.

Je gagne ma vie et j'ai de quoi manger, et il y a d'autres buts dans la vie que le mariage. Et puis je ne veux pas commencer à rêver de bonheur; si mes rêves ne se réalisaient pas, je ne pourrais pas le supporter.

ENGAGEMENT CIVIQUE ET PARTICIPATION DES JEUNES À LA VIE COMMUNAUTAIRE

Plusieurs conventions et accords internationaux ont reconnu l'existence d'un ensemble de droits de l'homme, de responsabilités des États et de principes de gouvernance démocratique. Certains, tels que la Convention relative aux droits de l'enfant, le Programme d'action de la Conférence internationale sur la population et le développement, le Programme d'action mondial pour la jeunesse et la Déclaration de Vancouver sur les établissements humains, visent à établir les droits de jeunes et à instaurer les conditions qui leur permettront de les exercer : droit à un logement convenable, droit à l'éducation et aux soins de santé, et droit aux services de base tels que l'assainissement et l'eau potable. La liberté d'expression et d'association et le droit de participer aux processus décisionnels qui touchent à leur existence figurent également parmi les droits de l'homme des jeunes.

Toutefois, dans de nombreux pays, malgré les instruments internationaux, les droits des jeunes n'ont pas été reconnus dans la pratique. Ils sont beaucoup qui continuent de vivre au jour le jour dans la pauvreté, sans accès aux services sociaux de base. La pauvreté exclut un grand nombre de jeunes, les empêche de participer à la vie civique, leur barre l'accès aux instances décisionnelles et leur interdit de participer en tant que partenaires aux prises de décision. Les possibilités de participation sont importantes d'une part pour le développement et la socialisation de la personne et d'autre part pour la stabilité politique et économique de l'ensemble de la société. La participation est un facteur de stabilité et de force des régimes démocratiques¹. L'expérience des jeunes en matière

de citoyenneté et d'implication dans les communautés détermine la mesure dans laquelle ils participeront à la vie civique tout au long de leur existence ainsi que les formes de cette participation future².

Les recherches indiquent que les jeunes tendent davantage que les gens plus âgés à participer aux activités d'organisations communautaires³. Dans certains pays à faible revenu, tels que la Chine, l'Inde et le Nigéria, on constate chez les jeunes un renouveau d'intérêt pour la vie civique et la politique⁴, leurs possibilités de participation étant toutefois plus élevées dans les villes que dans les campagnes et pour les jeunes instruits et de milieux plus aisés.

Avec l'expansion mondiale des technologies d'information et de communications, on a assisté à l'émergence de nouvelles formes de participation dépassant les frontières locales et nationales. Beaucoup de jeunes ont accès à l'Internet dans les établissements d'enseignement, les cybercafés ou par leur ordinateur personnel; ils établissent avec leurs pairs du monde entier des forums communautaires en ligne où ils trouvent informations et inspiration, et ils prennent part aux activités des communautés au niveau local ainsi qu'au niveau mondial.

Une vie citoyenne active encourage l'action collective, ce qui peut améliorer la qualité et le ciblage des services publics. Au niveau local, l'implication dans les activités communautaires s'est avérée particulièrement efficace pour la gestion de biens publics locaux tels que les ressources en eau, l'assainissement, les routes, les établissements d'enseignement et les établissements de santé⁵.

L'histoire de Geeta montre bien qu'une vie civique active et la participation communautaire peuvent habiliter des groupes

exclus et apporter des améliorations en matière de bien-être individuel et de niveau de vie. Dans des pays de plus en plus nombreux, les fédérations telles que Mahila Milan, fondées par des pauvres urbains eux-mêmes, mettent en œuvre des programmes novateurs et efficaces par rapport au coût qui transforment l'existence de milliers de leurs adhérents⁶. Beaucoup de ces initiatives procèdent à un recouvrement des coûts et dégagent des bénéficiaires qui sont employés pour lancer de nouveaux programmes⁷. Dans de nombreux établissements urbains, les jeunes, hommes et femmes, jouent un rôle de premier plan et participent à la direction des activités. Les jeunes tendent aussi à prendre la tête des protestations lorsque les pouvoirs publics ou les développeurs essaient "d'assainir" les quartiers de taudis en les démolissant sans offrir d'alternatives pour loger les habitants.

Les disparités entre les sexes se manifestent encore dans de nombreux pays en matière de participation à la vie publique. Les filles ont souvent moins de possibilités d'exercer leurs droits civiques que les garçons. Parmi les habitants des taudis de Rio de Janeiro, les garçons affichent des scores considérablement plus élevés que les filles dans tous les aspects de la vie citoyenne : participation à la politique; appartenance à des organisations communautaires ou civiques (églises exclues), démarches auprès des organismes gouvernementaux, et obtention de documents juridiques⁸. Dans de nombreuses sociétés, il existe des différences significatives et généralisées entre les sexes, en matière de droit à la propriété, à l'héritage ou à l'acquisition de biens, élément essentiel pour la prospérité économique et la sécurité, mais aussi pour les rapports de puissance au sein du foyer, le statut social et le sentiment individuel d'importance⁹.

Certaines initiatives municipales couronnées de succès ont démontré dans toute l'Amérique latine qu'un processus de consultation proactif avec les jeunes aide à formuler

des solutions adaptées à leurs besoins¹⁰. Les villes de Karachi (Pakistan), du Cap (Afrique du Sud) et d'autres ont associé les jeunes habitants de taudis aux enquêtes, à la documentation et à la cartographie des communautés urbaines, ces activités ayant produit des données et des informations essentielles pour les autorités municipales. De telles initiatives ont contribué à forger des partenariats avec les organismes officiels selon des modalités qui renforcent et favorisent la participation des jeunes, et elles ont influé sur la planification, le financement et la gestion de l'infrastructure urbaine¹¹.

L'amélioration de l'existence des jeunes en milieu urbain exige une amélioration de la gouvernance, tout particulièrement au niveau local ; les pays doivent à ces fins adopter des politiques qui promeuvent la décentralisation des ressources et des responsabilités au niveau administratif le plus bas possible, qui accroissent la sécurité de jouissance et le respect des droits fonciers des pauvres et qui renforcent la participation des jeunes à l'élaboration des politiques.

Il faudrait également reconnaître l'identité juridique des millions de jeunes dont la naissance n'a pas été déclarée et qui n'ont pas de documents officiels¹². Cette mesure fondamentale aurait pour effet de renforcer leur sentiment d'appartenance à la société et d'améliorer leur accès aux institutions sociales et aux services. La responsabilité redditionnelle des instances gouvernementales, un large accès à la justice, un plaidoyer de la société civile et la participation à la vie civique peuvent aider les jeunes à opérer des choix fondés sur un sentiment d'identité personnelle et de compétence individuelle, et leur permettre de contribuer au bien-être collectif en tant que citoyens et membres de leur communauté.



Reham^o

ÉCHAPPER À LA VIOLENCE URBAINE — LE CAIRE

Cela n'aurait pu être qu'un incident anodin, tel qu'il en arrive constamment dans les villes. Mais pour Reham, ces quelques minutes ont changé toute son existence.

La chose est arrivée alors que Reham rentrait de son travail pour un programme dénommé « Les rêves des filles », à Qalyobeya, un faubourg du Caire. Elle apprend à lire et à écrire aux filles qui n'ont pas pu faire d'études et elle les aide à acquérir des aptitudes utiles pour trouver un emploi.

Avec ce programme, j'ai rencontré un groupe social dont je ne connaissais l'existence que par mes lectures, des filles dont le seul but dans la vie est de manger, de boire et de dormir. Et je trouve merveilleux de penser que je peux les aider.

Reham est née en Égypte, à Suez, en 1982; elle est l'aînée de quatre enfants. Son père possède une petite entreprise de transport et sa mère est fonctionnaire. Sa famille est venue vivre au Caire quand elle avait dix ans.

Elle ne se rappelle pas avoir eu de grands problèmes dans la vie. Elle a toujours aimé écrire (elle tient un journal personnel), lire, dessiner et, pendant son adolescence, aller au cinéma et faire des courses avec des amis, écouter de la musique, danser. Et elle a toujours considéré qu'en tant que femme, elle avait les mêmes droits que les hommes.

Mais en Égypte, il y a encore relativement peu de femmes au parlement, au gouvernement et dans le système judiciaire

C'est exact. Les femmes n'ont pas accès à certains postes de pouvoir en Égypte. Mais dans la vie quotidienne, nous sommes les égales des hommes.

Son éducation a été celle de beaucoup de filles de la classe moyenne en milieu urbain : enseignement laïc, télévision, fondements de l'Islam, bien que ni sa mère ni son père ne soient particulièrement pratiquants. Reham aurait aimé étudier la psychologie ou la littérature à l'université, mais ses notes n'étaient pas assez bonnes. Alors parmi les options disponibles, elle a choisi le travail social.

Cela ne l'intéressait guère au début, mais elle s'est enthousiasmée progressivement à l'idée d'aider d'autres femmes. Peu après avoir terminé ses études, elle a trouvé son travail à Qalyobeya. Elle était déjà là depuis trois ans, le jour où l'incident décisif est survenu. Cet après-midi-là, Reham avait quitté le bureau après le travail avec une amie.

Il faisait vraiment une chaleur torride ce jour-là.

Il était un peu après quinze heures et elles descendaient une petite rue étroite. Reham portait

un blue-jean, une blouse et son fichu habituel. Soudain, elle sent une main qui l'attrape par derrière. Elle crie et repousse la main, mais ce sont alors deux mains qui lui passent et lui repassent sur le corps. Reham hurle sans arrêt et son jeune agresseur continue d'essayer de la tirer vers lui. Elle s'est débattue jusqu'à ce que ses cris attirent l'attention de passants et que l'adolescent prenne la fuite. L'incident n'a duré que quelques secondes.

Reham s'est laissée tomber par terre et a commencé à pleurer. L'adolescent, lui, s'est arrêté au coin de la rue et l'a regardée comme s'il attendait un moment propice pour recommencer. Pendant plusieurs jours, Reham a été incapable de sortir de chez elle, terrorisée à l'idée qu'elle pourrait se faire attaquer de nouveau.

Je ne pouvais plus sortir dans la rue. J'étais vraiment terrifiée.

Il est très difficile de recueillir des données sur ce genre de harcèlement sexuel épisodique : dans les grandes villes, il n'est généralement pas déclaré, pas enregistré et ses auteurs sont souvent impunis. Mais selon une récente enquête menée auprès de Cairoises et publiée dans le magazine *Nesa'a (Femmes)*, un tiers des femmes interrogées ont déclaré y être en butte tous les jours.

Le harcèlement sexuel ne connaît pas de limites; les femmes de tous les pays, de tous âges et de tous les secteurs de la société l'ont subi. Les faits peuvent consister en des attouchements, des poursuites, des propos grossiers ou des attentats à la pudeur, et leur degré de violence et d'agression est variable. Mais une chose est certaine : la plupart des femmes du Caire et de nombreuses autres villes considèrent qu'il est dangereux pour elles de sortir en public. La ville est, en ce qui les concerne, un lieu hostile où personne ni rien ne les défend.

Le milieu urbain semble offrir un anonymat plus grand aux auteurs de violences envers les femmes et les filles.

Quelquefois, le harcèlement subreptice se manifeste ouvertement. En octobre 2006, à la fin du Ramadan, des centaines d'hommes ont poursuivi et harcelé les filles dans l'une des grandes rues du Caire. Certaines portaient des pantalons et un t-shirt et d'autres, l'*abaya*, longue robe ample et flottante. La police n'est pas intervenue. La presse n'a pas relaté les incidents et la chose ne s'est vue que par les rapports de bloggers. Et certains journaux sont même allés jusqu'à prétendre que ces rapports étaient mensongers et que rien n'était arrivé.

Reham avait déjà été victime de harcèlement avant l'incident de Qalyobeya. Et plus d'une fois, elle s'était sentie coupable.

Coupable de quoi ?

Coupable de porter des vêtements trop ajustés, d'amener les gens à parler de mon corps. Je trouvais que ce n'était pas bien, que je n'avais pas de quoi être fière.

Est-ce donc si agressif que cela de porter un pantalon ?

Je suis un peu forte et je portais n'importe quoi pourvu que le style me plaise. Mais il y avait des gens ne comprenaient pas que c'était simplement la façon dont je voulais m'habiller; ils pensaient que je portais ce genre de tenue pour les provoquer. Il y a peut-être des gens qui ont l'esprit mal placé, qui ont des problèmes, mais je faisais qu'empirer les choses pour eux en portant des vêtements ajustés.

Ce n'était pas la seule raison qui avait fait que, presque un an auparavant, Reham avait commencé de penser à changer complètement d'image et à porter un *abaya*, en plus du fichu qu'elle portait depuis des années.

*Au début, je pensais à l'*abaya* comme étant un nouveau style vestimentaire. Je trouvais ça bien, à la mode. Mais mes amis m'ont dit qu'il y avait un engagement religieux qui y était lié, alors je ne l'ai pas adopté tout de suite parce que je ne suis pas du genre à faire quelque chose sans conviction. Je me suis dit que si par la suite je me remettais à porter des blouses et des pantalons ajustés, ce serait un péché, alors j'ai pensé qu'il valait mieux que j'attende d'être vraiment prête.*

L'incident de Qalyobeya n'aurait sans doute pas été un facteur décisif si Reham n'avait pas fait une autre expérience troublante juste un mois auparavant. Un après-midi pendant le Ramadan, elle se déplaçait avec deux de ses collègues dans un *tuk-tuk*, un taxi-tricycle motorisé. Le chauffeur a fait une fausse manœuvre et le tricycle a capoté. Bien qu'elle n'ait été que légèrement blessée à la tête, Reham a cru sur le

moment qu'elle allait mourir. Et elle a eu peur parce que, a-t-elle pensé, elle était trop loin de Dieu.

J'ai découvert la chose la plus importante : quand Dieu aime quelqu'un, Il lui donne de multiples avertissements pour le rapprocher de Lui. Je me suis dit que j'aurais pu mourir et que je ne faisais même pas la chose la plus simple à faire pour Dieu, qui est de prier. En tant qu'êtres humains, en tant que musulmans, nous pensons à Dieu tout le temps, mais le diable vous influence, alors Dieu vous donne des indications et des avertissements pour vous dire : revenez à Moi, lisez le Coran, priez ! C'est parce que les êtres humains ne commencent à penser à Dieu que dans les situations difficiles. Par exemple avant de passer un examen, vous priez. C'est la nature humaine : les gens oublient; alors Dieu, pour notre bien, nous place dans une situation qui est un peu pénible pour nous, de manière à ce que nous revenions à Lui.

Reham a donc décidé de songer davantage à ses obligations religieuses. Cela l'a également rapprochée de son fiancé, un ingénieur en informatique. Les fiançailles avaient eu lieu quelques mois auparavant et son fiancé, bien que profondément religieux, n'avait pas exigé qu'elle soit aussi pratiquante que lui; mais il a été satisfait des changements d'attitude de sa future épouse. Et ainsi, le jour où elle s'est fait agresser dans la rue, Reham s'est dit qu'elle avait été dûment avertie :

Je n'avais pas changé de tenue après le premier accident. Je n'avais pas appris ma leçon, alors Dieu m'a avertie une seconde fois. Et là j'ai décidé de le faire.

Sa décision était mûrement réfléchie et Reham est certaine qu'elle ne reviendra pas dessus. Depuis

Le Caire (Égypte)



- Le Caire compte environ 12 millions d'habitants
- Les jeunes de 15 à 24 ans constituent 21 % de la population égyptienne
- Le manque de logements satisfaisants et d'un coût abordable pour une population qui augmente rapidement a forcé des millions d'Égyptiens pauvres à aller habiter dans les tombeaux de la Cité des morts
- 95 % des femmes de 15 ans et plus vivant dans les villes d'Égypte ont subi une mutilation génitale
- Pour des raisons de confort et de sécurité des femmes, les deux premiers wagons de chaque rame de métro du Caire leur sont strictement réservés

la fin de 2006, elle porte son fichu et l'*abaya*, qui couvre tout le corps. Elle s'habillera ainsi, dit-elle, jusqu'à la fin de ses jours. Elle n'est pas la seule à le faire : de nombreuses jeunes musulmanes se sentent plus en sécurité de porter les vêtements traditionnels. C'est une façon de mettre un double obstacle entre leurs agresseurs éventuels et leur corps : leur tenue indique, d'une part qu'elles ne veulent jouer aucun jeu de séduction quel qu'il soit, et d'autre part qu'elles sont protégées par une communauté et une tradition.

Et vous vous sentez très différente maintenant ?

Bon, je suis la même personne qu'avant. Peut-être que je suis moins inquiète qu'avant, plus réfléchie. Peut-être que maintenant je tiens compte davantage de ce qui est halal et haram, permis et autorisé selon la religion islamique, mais je suis vraiment la même. Les vêtements

ne vous changent pas du tout au tout. Ils ne limitent pas ma liberté, les possibilités que j'ai au travail ou de me distraire; ma vie est la même. Rien n'a changé. J'ai 24 ans, je suis une personne normale, j'ai mes façons à moi de penser, et ça, c'est toujours là maintenant que je porte cette tenue. Les gens m'ont toujours considérée comme quelqu'un d'amusant, et je le suis toujours.

Reham a dû faire face à l'opposition de sa mère. Celle-ci ne voulait pas de ce changement et elle lui a dit que cela la faisait paraître plus vieille, moins jolie. Mais Reham s'en est tenue à sa décision et elle a constaté, comme elle le dit, qu'elle avait « une personnalité affirmée ». Elle se sent plus à l'aise à présent, plus détendue. Et depuis qu'elle porte l'*abaya*, dit-elle, elle se fait moins harceler dans la rue. Par ailleurs, sa nouvelle attitude religieuse l'a considérablement rapprochée de son fiancé.

Mais son opinion est restée la même sur certaines questions. Elle considère toujours, par exemple, que dans la religion islamique, les femmes sont les égales des hommes et elle dit que, personnellement, elle ne pourrait pas tolérer qu'il en soit autrement. Elle va se marier cette année et elle en est heureuse. Elle veut avoir plusieurs enfants, s'occuper de son ménage et de son mari et continuer de travailler pour que les rêves des filles puissent se réaliser. Et elle ne regrette pas d'avoir renoncé à certaines choses. Elle ne danse plus aux parties où elle va, par exemple, parce que son fiancé n'aimerait pas cela. « C'est une question de tradition pour les hommes orientaux, dit-elle, et je suis d'accord avec ça. »

Et cependant, toutes les choses de ce genre ne m'ont absolument pas changées. Je suis toujours la même personne aujourd'hui, ou même meilleure, je crois.

LA VIOLENCE URBAINE ENVERS LES FEMMES ET LES FILLES

L'expérience est quasi universelle : dans les villes du monde entier, les femmes et les filles seules ne se sentent pas en sécurité dans les rues. À un moment ou à un autre de leur existence, en milieu urbain, elles ont fait face ou elles feront face à un incident de harcèlement, de violence et d'abus sexuels, uniquement parce qu'elles sont femmes. L'expérience de Reham a changé son existence, mais elle n'est que l'une des millions de femmes et de filles affectées par la violence urbaine aveugle.

La violence envers les femmes et les filles ne connaît pas de frontières quelles qu'elles soient, revenus, classe, culture et lieu de résidence. Certaines formes de violence semblent dominer en milieu rural, tels que le mariage enfantin et les meurtres d'honneur, d'autres en milieu urbain, tels que le harcèlement sexuel dans les lieux publics, la prostitution forcée et l'activité sexuelle transactionnelle à motif économique.

La violence physique, sexuelle et psychologique peut être une caractéristique quotidienne de l'interaction sociale des femmes dans leur quartier, les transports publics, le lieu de travail, les établissements d'enseignement, les clubs sportifs, les hôpitaux et les diverses institutions religieuses et sociales¹. Les lieux dangereux abondent dans les villes et les zones environnantes : rues désertes, ruelles mal éclairées, arrêts d'autobus isolés ou toilettes publiques². Les agglomérations urbaines semblent offrir un plus grand anonymat aux auteurs de violences envers les femmes et les filles. Il existe un lien de causalité entre la violence intra-familiale et la violence urbaine, qui sont attribuées à

des changements intervenus dans les mécanismes de contrôle sociaux, notamment à la dissolution des liens sociaux au niveau du quartier³.

La violence est généralement sous-déclarée et les statistiques fiables sont rares. Les femmes qui en sont victimes se taisent en raison d'un sentiment de honte, de l'opprobre qu'y attache la société, du manque de confiance dans la protection de la loi et de la crainte de représailles.

De nombreuses adolescentes font leur première expérience sexuelle contre leur gré. Ainsi, par exemple, selon une enquête menée au Ghana, les premiers rapports sexuels des adolescentes urbaines sont bien plus souvent non consentis que pour leurs homologues des régions rurales⁴. Une étude faite au Cap (Afrique du Sud) indique que 72 % des jeunes femmes qui étaient enceintes et 60 % de celles qui ne l'avaient jamais été ont déclaré avoir subi des rapports sexuels forcés⁵. Une étude analogue menée à Lima (Pérou) a révélé que 41 % des filles de 10 à 24 ont eu des relations sexuelles forcées⁶. Et une étude multi-pays de l'OMS a conclu qu'au Bangladesh, 22 % des femmes interrogées en milieu urbain contre 11 % des femmes interrogées en milieu rural avaient fait l'objet après l'âge de 15 ans de violences physiques ou sexuelles infligées par quelqu'un d'autre que leur partenaire; au Brésil, 24,5 % des femmes interrogées dans les villes et 15,9 % des femmes interrogées dans les provinces ont déclaré avoir subi des violences⁷. La même étude a mis en évidence des niveaux élevés de violence intra-familiale dans la plupart des zones urbaines et provinciales.

Les données indiquent également une forte prévalence de la violence envers les filles dans les établissements

d'enseignement⁸. Des recherches menées au Népal et en Papouasie-Nouvelle-Guinée ont constaté que les filles craignent le harcèlement sexuel de la part de leurs camarades de classe masculins ainsi que des enseignants⁹. Dans une étude menée au Kenya, près des deux tiers des filles qui ont déclaré avoir eu des rapports sexuels non consentis ont imputé les faits à un enseignant¹⁰.

La violence envers les femmes et les filles porte atteinte à leur santé, à leur dignité, à leur sécurité et à leur autonomie. Elle peut causer de profondes blessures physiques et psychologiques. Elle fait obstacle au développement des filles par les difficultés de poursuivre leurs études qui en résultent, la perte de confiance dans les adultes et dans leurs pairs, et les risques de grossesse non désirée et d'infections sexuellement transmises, notamment par le VIH. Des recherches en Afrique du Sud, au Rwanda et en Tanzanie ont indiqué que les jeunes femmes qui subissent des violences ont trois fois plus de risques d'être infectées par le VIH¹¹.

Les hommes, adolescents et adultes, tolèrent souvent ou approuvent même la coercition sexuelle. Les jeunes femmes peuvent, elles aussi, considérer comme normaux la violence sexuelle ou les rapports sexuels résultant de la force, de la crainte ou de l'intimidation. Ces attitudes sont le reflet d'une dénaturation des normes régissant les relations entre les sexes dans certaines communautés ou sociétés. Les victimes de la violence sexuelle se sentent souvent fautives, ce qui peut les amener à réagir, par exemple, par des changements radicaux de mode de vie et par la soumission à des normes plus traditionnelles. Des études menées dans des villes d'Afrique du Sud et du Pérou ont constaté que les filles comme les garçons considéraient que

la victime d'une agression sexuelle était blâmable et qu'elle pouvait même avoir provoqué l'agression¹². Une autre étude a révélé que, dans de nombreux pays, une proportion importante de femmes considère que les violences conjugales peuvent être justifiées par des motifs tels que le refus de relations sexuelles ou le fait pour l'épouse de ne pas s'être acquittée des travaux du ménage en temps utile¹³.

Les valeurs et les attitudes qui perpétuent les inégalités entre les sexes sont inculquées dans l'enfance; l'adolescence peut présenter une dernière possibilité d'alternatives. Sur ce principe, le projet Homme-à-homme de l'*Instituto Promundo* mis en œuvre dans certaines villes du Brésil s'assure de la coopération de jeunes hommes en tant qu'agents du changement en faveur de la prévention de la violence sexospécifique et de la santé sexuelle et reproductive. Ces agents du changement, dits " pairs promoteurs ", proviennent de quartiers défavorisés et interviennent auprès d'autres jeunes hommes; ils leur fournissent des matériels pédagogiques et des préservatifs, diffusent un magazine sur les modes de vie et présentent un sociodrame sur la réduction de la violence envers les femmes. Grâce au projet, beaucoup des jeunes hommes ciblés en viennent à examiner le problème de la violence des hommes envers les femmes et les filles¹⁴.

De même en Inde, à Mumbai, l'organisation masculine MAVA (*Men Against Violence and Abuse* - Les hommes contre la violence et les abus) agit efficacement dans la lutte contre les violences envers les femmes et les filles. Elle cible tout particulièrement les jeunes et les adolescents de sexe masculin par le biais de programmes de sensibilisation de masse à la problématique hommes-femmes, de services de conseils psychoso-

ciaux et d'ateliers. Elle emploie des médias novateurs tels que les pièces de théâtre de rue, les concours de rédaction et d'affiches, les affichages publics de journaux, les pièces radiophoniques et les groupes de discussion. Elle dispense également des conseils généraux et psychosociaux aux futurs mariés, hommes et femmes, et coopère étroitement avec des groupements féminins de Mumbai, notamment pour le renvoi de cas de violence intrafamiliale, groupements avec lesquels elle entreprend des activités conjointes portant sur certains aspects spécifiques des relations entre les sexes¹⁵.

Les " 16 jours d'activisme contre la violence faite aux femmes " sont une campagne internationale due à l'initiative de femmes qui se déroule tous les ans depuis le 25 novembre, Journée internationale pour l'élimination de la violence à l'égard des femmes, jusqu'au 10 décembre, Journée des droits de l'homme, et qui souligne le fait que la violence sexospécifique est une violation des droits de la personne. Individus et groupes du monde entier ont fait fond sur cette campagne pour appeler à l'élimination de toutes les formes de violence envers les femmes et les filles, pour sensibiliser et pour encourager à l'action aux niveaux local, national, régional et international. Les 16 jours d'activisme sont une manifestation de solidarité des femmes et des filles du monde entier, qui s'organisent contre la violence et qui font pression auprès des pouvoirs publics afin que ceux-ci tiennent leur promesse d'éliminer la violence sexiste¹⁶.

Lors de la cinquante et unième session de la Commission de la condition de la femme, en mars 2007, les États Membres des Nations Unies ont débattu du thème de " l'élimination de toutes les formes de discrimination et de violence à l'égard des petites filles " et ont

fermement réaffirmé leur attachement aux instruments internationaux des droits de l'homme, notamment à la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes.

Le défi à relever consiste à présent à veiller à ce que ces accords internationaux soient mis en œuvre, à ce que des lois et règlements soient adoptés et appliqués et à ce que des politiques appropriées soient mises en place pour mettre un terme aux violences à l'égard des femmes et des filles. Il faut à ces fins renforcer les partenariats et placer l'élimination de la violence à l'égard des femmes au rang des priorités de la santé publique. Les attitudes des communautés doivent changer et ces dernières, y inclus les jeunes, doivent être associées au processus. La prévention de la violence envers les femmes et les filles doit également être prise en considération expressément dans les plans d'aménagement urbains et dans la conception des bâtiments publics et des immeubles à usage résidentiel. L'accroissement de la sécurité des transports publics et des itinéraires empruntés par les femmes et les filles, par exemple entre leur domicile, leur lieu de travail et les établissements scolaires, doit faire partie de la prévention. La formation des prestataires de soins de santé, des enseignants, des forces de police et des travailleurs sociaux devrait aussi faire une place substantielle aux causes et aux conséquences de la violence envers les femmes. Les médias peuvent jouer un rôle efficace dans le changement des mentalités et des normes sociales qui font que cette violence est aujourd'hui tolérée.



Freddy^o

DIFFICULTÉS D'ADAPTATION D'UN ANCIEN MEMBRE DE GANG — SAN SALVADOR

La première fois qu'il a vu un déporté de Los Angeles, Freddy a été frappé par les tatouages qu'il arborait et par les marques de respect que tout le monde lui témoignait. L'homme se distinguait effectivement du commun des mortels.

Au cours des années 1990, les premiers membres de gangs salvadoriens déportés par les États-Unis étaient de retour au pays. Personne n'avait idée de ce que l'avenir réservait au pays.

Avec ses 21 000 km², El Salvador est le plus petit pays d'Amérique centrale. Pendant les années 1970 et 1980, des milliers de Salvadoriens ont émigré clandestinement aux États-Unis, fuyant la guerre civile, la faim qui en résultait ou tout simplement la faim chronique.

La plupart d'entre eux se sont établis à Los Angeles, ville immense et peu familière à laquelle ils avaient du mal à s'adapter. Leurs enfants s'efforçaient de s'intégrer et étaient souvent en butte aux violences des gangs de quartier, qui sont l'une des caractéristiques de la culture urbaine contemporaine. Progressivement, les garçons salvadoriens se sont joints à deux des gangs les plus puissants, le Mara Salvatrucha-13 et le Mara Calle 18 (*mara* étant la forme abrégée de *marabunta*, qui désigne une invasion implacable de fourmis tueuses) et, après un certain temps, en ont pris le contrôle.

Les Maras constituaient un groupe social distinct, en marge de la société qui les rejetait et les méprisait et à laquelle ils offraient une alternative. Devant un monde incertain et hostile, ils ont affirmé leur origine et ont mis en place une organisation collective par laquelle ils définissaient et défendaient une identité commune.

Préoccupés par le succès des Maras, les pouvoirs publics locaux ont réagi et ont entrepris de les déporter. C'est ainsi que des membres des gangs, enfants de migrants, ont été renvoyés dans le pays d'origine de leurs parents, pays que beaucoup d'entre eux connaissaient à peine. Ils ont amené avec eux une culture très particulière.

À San Salvador, il existait déjà de petits gangs de quartiers, mais leurs affrontements se situaient au niveau de la break dance et se terminaient, au pire, à coups de couteau. Les déportés du Mara Salvatrucha et du Mara Calle 18 ont introduit les pantalons pattes d'éléphant, le crâne rasé, les tatouages, les armes à feu, et une cruauté considérablement plus grande, ainsi qu'un certain nombre de stratégies « entrepreneuriales » qui ont transformé les gangs locaux en grandes entreprises criminelles.

Freddy avait dix ans à l'époque. Chez lui, il n'y avait pas de cris, de querelles ni de voies de fait, contrairement à ce qui se passait chez beaucoup de ses voisins : sa mère n'avait personne avec qui

se battre. Elle racontait à Freddy que, quand il était bébé, son père avait essayé d'empêcher un de ses amis de battre sa femme, qu'il s'était fait poignarder par l'ami en question et qu'il était mort, saigné à blanc, seul dans la rue. Mais Freddy se demandait si sa mère lui disait bien la vérité.

Il n'allait pas en classe très souvent. Sa mère essayait de l'y encourager, mais il ne comprenait pas l'importance des études. La plupart du temps, il n'allait tout simplement pas à l'école et flânait dans le quartier. Sa mère, qui faisait des ménages toute la journée, n'était pas là et c'étaient ses deux sœurs qui s'occupaient de lui, qui le gâtaient et faisaient de lui en quelque sorte un jouet. Ses voisins le traitaient de pédé et de minable. À l'âge de onze ans, Freddy a décidé de prouver qu'il était indépendant et capable de se défendre. Il est donc devenu membre des Maras, dit-il, pour appartenir à une institution puissante et respectée.

Il y avait dans mon quartier des types qui faisaient partie des Maras, et tout le monde les respectait. Ils prenaient de la drogue, ils volaient et tout le monde les craignait. Et j'ai commencé à sortir avec eux, pour qu'on me respecte moi aussi.

Les jeunes en question appartenaient à la Mara Salvatrucha, et ils ont fait attendre Freddy plusieurs

années avant de l'accepter dans leurs rangs. Ce jour-là, quatre de ses copains l'ont attaqué et roué de coups pendant treize secondes. Freddy avait alors quatorze ans et, s'il avait pleuré ou s'il s'était plaint, il n'aurait pas été accepté. Il a serré les dents, il n'a rien dit et c'est ainsi qu'il est devenu un Mara. Les membres du gang ont décidé de l'appeler Kruger.

La croissance urbaine rapide, en conjonction avec les crises économiques et les faiblesses institutionnelles, contribue à la violence et à la criminalité juvéniles

C'était ma famille, des gens qui vous aiment, qui s'occupent de vous, qui risquent leur vie pour vous. Ils m'ont appris de bonnes choses : à faire preuve de respect, à se serrer les coudes, à s'entraider. Et aussi de mauvaises choses, comme de prendre de la drogue et d'en vendre.

La première fois qu'il était sur le point allait « couper » quelqu'un, Kruger a hésité. Ils avaient pris en embuscade un membre des Maras Calle 18 à titre de rétribution (il y avait toujours des vengeance et des rétributions) et son copain lui a dit de le poignarder. Kruger a pensé aux films où cela semblait si facile, mais il n'a pas pu. L'un des membres de son gang lui a pris le bras et l'a forcé à couper l'autre; et puis ils l'ont traité de pédé et de minable, comme avant. Il n'a plus jamais hésité. Il est passé de la colle et de la marijuana au crack et à la cocaïne, il a perdu tout sentiment de pitié, il s'est fait tatouer sur tout le corps de l'insigne du gang de son

barrio (quartier).

Les tatouages, ça veut dire que je suis des leurs pour toujours, que je ne les trahirai pas. Ça veut dire que je ne renierai pas mes potes, ni moi-même : si un ennemi m'arrête dans la rue, je ne peux pas dire que je ne suis pas un MS, parce que c'est écrit sur moi.

Le gang est une institution territoriale, dont l'identité est fondée sur un état de guerre permanent avec le gang ennemi. Il a pour objectif de maintenir le quartier sous son contrôle, en attaquant ou en tuant les intrus, par principe de fierté ou pour des raisons commerciales, pour protéger les activités de racket et de vente de drogue. Pour les membres du gang, sortir de leur territoire pour aller ailleurs en ville est une expédition très dangereuse, une opération militaire. L'ennemi peut les attaquer ou les tuer à tout moment. Le code des gangs est fondé sur la violence; pour obtenir le « respect », les membres du gang doivent montrer leur courage, ou leur insanité. Kruger parle aujourd'hui, très respectueusement, d'un membre de son gang qui a brûlé vive sa belle-sœur.

Tu avais peur de mourir à cette époque ?

Non. Je pensais davantage à mon gang qu'à moi-même. Je n'avais pas de gosses, je n'avais rien. La seule chose importante pour moi, c'était de montrer à mes potes que je pouvais être vraiment mauvais, qu'on pouvait me faire confiance. Je n'avais jamais pensé que j'allais vivre. Je savais que je pouvais me faire tuer n'importe quand et je ne pensais jamais à ce que je ferais plus tard. Je n'avais

jamais imaginé que je vivrais si vieux. Tout ce à quoi je pensais, c'était : qu'est-ce que je vais faire là, tout de suite, j'ai plus de crack, il faut que j'en trouve.

Freddy n'a que vingt-six ans, mais il fait beaucoup plus que son âge. Il dit qu'il a l'impression d'avoir vécu pendant des siècles, mais il pense aujourd'hui : « Oui, peut-être que je vivrai vieux, quarante ou cinquante ans, quoi ». Ces années de la vie de Kruger sont remplies de secrets, ponctuées par la mort de plusieurs de ses amis.

Kruger était complètement dépendant du crack, il a fait de la prison, il en est sorti. Un jour, un de ses meilleurs copains lui a demandé de le seconder dans un combat. Kruger n'y est pas allé parce qu'il était trop « en trip » au crack et son copain s'est fait tuer. Il a fait une hémorragie et les policiers qui l'ont arrêté ont refusé de l'emmener à l'hôpital. Ce soir-là, Kruger a décidé d'arrêter le crack, en pensant que ce serait une façon de donner un sens à la mort de son ami.

À la fin des années 1990, Kruger a contacté une organisation locale, les *Homies Unidos* [Potes unis], qui travaille avec les « membres de gangs non actifs », pour essayer de les faire renoncer à la violence. Là, il a rencontré Ringo, un dur connu, qui l'a convaincu qu'il s'était peut-être engagé dans la mauvaise direction. Et puis Ringo est mort, lui aussi, tué d'un coup de revolver. Mais aux réunions, Kruger a rencontré une infirmière; il s'est mis en ménage avec elle et ils ont eu un petit garçon et, trois ans plus tard, une petite fille.

Pendant tout ce cette période, il reprenait de temps à autre la vie de la rue, il repartait, puis il revenait. Quelquefois, son fils lui demandait des bonbons ou

San Salvador (El Salvador)



- Avec environ 1,5 million d'habitants, San Salvador est la deuxième ville d'Amérique centrale par ordre de grandeur
- Elle abrite un tiers de la population du pays, qui possède la moitié de la richesse nationale
- 35 % des citoyens vivent dans des taudis
- 21 % de la population disposent de moins d'un dollar par jour pour vivre
- San Salvador connaît une croissance démographique rapide qui exerce des pressions sur son économie
- San Salvador subi constamment des séismes graves et doit être reconstruite périodiquement

une boisson gazeuse, et Freddy n'avait pas de quoi les lui acheter. Il était démoralisé : il n'arrivait pas à trouver d'emploi, il n'avait pas d'argent. Alors il a recommencé à voler : s'il avait volé pour s'acheter de la drogue, dit-il, pourquoi pas pour acheter des choses à son enfant ? La réinsertion dans la société est difficile pour les mareros, et tout le passé de Freddy était écrit sur sa peau.

Quand vous êtes marqués, personne ne veut vous embaucher. Il y a même une loi maintenant, qui fait que si on a un tatouage de gang, on peut être arrêté, même si on ne fait rien de mal.

En 2003, le gouvernement salvadorien avait effectivement adopté la « Loi main de fer », qui permettait à la police d'arrêter toute personne

ayant un tatouage ou les mineurs impliqués dans des actes de violence. Depuis, la loi a été déclarée inconstitutionnelle.

Par ailleurs, les Maras continuent de se développer dans les villes d'Amérique centrale et ils sont aujourd'hui des centaines de milliers. Ils extorquent des fonds en échange de leur protection aux commerçants, aux voisins, aux entreprises de transports, et on les dit très actifs dans le trafic des drogues, des armes et des êtres humains le long des frontières. L'expansion internationale de leurs activités leur permet de s'échapper dans les pays voisins pour se cacher chez d'autres Maras, ou d'importer d'autres pays des membres de gangs qui ne sont pas connus de la police locale.

En 2005, El Salvador avait le taux d'homicides le plus fort de l'Amérique latine : 54,7 pour 100 000¹.

Les pouvoirs publics attribuent les deux tiers des meurtres aux Maras. En El Salvador, n'importe qui peut acheter des armes. On voit, dans de nombreux bars et restaurants, des panonceaux interdisant l'entrée aux clients porteurs d'armes. Les citoyens demandent un renforcement de la sécurité.

Il y a quatre ans, Kruger et un de ses amis ont été attaqués aux armes à feu dans la rue. Son ami a été tué et lui a pris une balle dans la poitrine. Il a passé plusieurs jours entre la vie et la mort. Il a pensé alors que si Dieu avait décidé de le sauver, c'était parce qu'il avait besoin de lui pour autre chose, et qu'il devait donc commencer une nouvelle vie.

Dieu ne m'a pas laissé mourir. Mes amis sont tous morts, mais pas moi. Si j'ai la vie sauve, c'est pour quelque

chose. Et ça ne peut pas être pour quelque chose de mal, parce que Dieu est quelqu'un de bon; il permet qu'il vous arrive du mal pour que vous en tiriez des leçons

Aujourd'hui, Freddy a peur de mourir, de ne plus être là alors ses enfants ont besoin de lui, de ne pas pouvoir les empêcher de faire ce qu'il a fait. Cela le tracasse beaucoup que ses enfants ne deviennent pas comme lui. Ses tatouages l'empêchent de trouver un emploi permanent. Il est chauffeur de taxi à San Salvador et il rêve d'être propriétaire d'un taxi à lui. Quelquefois les policiers l'interpellent et, quand ils lui disent de remonter ses manches et qu'ils voient ses tatouages, ils le menacent et ils lui prennent tout l'argent qu'il a gagné ce jour-là. Freddy est constamment sur ses gardes :

Mon problème maintenant c'est que les MS risquent de vouloir me tuer parce que je les ai laissé tomber. Ou bien les types de Calle 18 peuvent m'attraper dans la rue et me tuer à cause de mes tatouages. Ou la police peut m'accuser d'une histoire inventée. Je suis toujours membre de gang. Le jour où je me ferai tuer, on ne lira pas dans les journaux « Mort d'un chauffeur de taxi », mais « Mort d'un membre de gang ». Alors pourquoi me mentir à moi-même et me dire que je ne suis plus l'un d'eux, si je suis marqué à tout jamais. En fait, je suis un membre de gang non actif.

As-tu songé à quitter la ville pour trouver la sécurité ailleurs ?

Oui, quelquefois je pense à partir à la campagne, à recommencer une nouvelle vie là-bas. Mais le fait est que je ne saurais pas quoi faire, que je ne saurais pas me débrouiller là. Tout ce que je connais, c'est la ville, vous savez.

SIGNALEMENT : SEXE MASCULIN, JEUNE, URBAIN, VIOLENT

La criminalité augmente dans la plupart des villes du monde en développement. Avec l'accroissement rapide du nombre de jeunes, la criminalité juvénile en particulier s'est développée, avec également une intensification de la violence². De même, les taux de criminalité augmentent considérablement dans les pays en transition où, dans de nombreux cas, les taux de criminalité juvénile se sont accrus de plus de 30 % depuis 1995³.

La délinquance juvénile est dans une large mesure un phénomène de groupe⁴ et la violence des gangs de jeunes se répand dans de nombreuses villes, notamment en Amérique latine et en Afrique australe⁵. La plupart des gangs de jeunes sont dominés par les hommes, mais ils ont aussi pour membres des jeunes femmes de plus en plus nombreuses⁶.

Le chômage de longue durée, l'abandon scolaire et la marginalisation sont des causes récurrentes de délinquance chez les jeunes des villes⁷. La pauvreté et l'inégalité sont également liées à la violence et à la criminalité, et la violence urbaine a souvent des rapports avec l'alcoolisme et la toxicomanie⁸.

Certaines études ont également constaté que la croissance urbaine rapide, en conjonction avec les crises économiques et les faiblesses institutionnelles, contribue à la violence et à la criminalité juvéniles⁹. Les organismes de gestion urbaine se trouvent débordés du fait de l'accroissement de la demande et des

pénuries de ressources pour la fourniture de services urbains, de services de police et pour la mise en œuvre de programmes de prévention de la violence¹⁰.

Les jeunes hommes exclus et marginalisés comme Freddy se joignent à des gangs tels que les Maras pour y trouver une identité et un sentiment d'inclusion, de protection et de solidarité. L'appartenance à un gang apporte aux adolescents statut et prestige auprès de leurs pairs, ainsi qu'un accès à l'autosuffisance économique et sociale¹¹. Les jeunes qui se sentent marginalisés ou stigmatisés, ou qui ont été socialement, politiquement ou économiquement exclus, peuvent recourir à la violence en tant que révolte contre l'autorité. Les jeunes hommes qui vivent dans des zones où les gangs sont particulièrement actifs peuvent faire l'objet de pressions de la part de ceux-ci qui les amènent à une participation active ou passive¹².

L'accroissement de la criminalité et de la violence a contribué à un sentiment général d'insécurité, tout particulièrement chez les pauvres urbains¹³, qui se sentent abandonnés et impuissants devant la vague montante de crimes et d'actes de délinquance mineurs ou de vandalisme. La crainte et le sentiment généralisé d'incompréhension instaurent un climat susceptible de saper les fondations démocratiques de la communauté ou de l'ensemble de la société¹⁴. Cette insécurité a amené à l'abandon de certains quartiers, à la stigmatisation de certains districts ou communautés, et au retrait des investissements ou au refus d'investir dans

certaines villes¹⁵. D'un côté plus positif, en revanche, le sentiment d'insécurité a également abouti à l'élaboration de formes d'autodéfense et de dispositifs de protection des quartiers ainsi qu'à de nouvelles pratiques sociales.

La criminalité et l'insécurité touchent toutes les classes sociales, mais on constate de plus chez les pauvres un manque de moyens de défense. La vulnérabilité à la violence urbaine provoque une érosion du capital social des pauvres et dissout leurs liens socioculturels, faisant obstacle à la mobilité sociale, tout particulièrement pour les jeunes¹⁶.

Au cours de la décennie écoulée, ONU-HABITAT s'est employé à résoudre le problème de la violence urbaine en Afrique au moyen de son programme " Safer Cities " lancé à la demande de maires de villes africaines. Ce programme est axé sur le renforcement des capacités au niveau des villes, pour lutter contre l'insécurité urbaine et instaurer une culture de prévention¹⁷. C'est ainsi qu'en collaboration avec la municipalité de Dar es-Salam (Tanzanie), ONU-HABITAT a formulé une stratégie locale de prévention du crime qui promeut une culture du respect de la loi, réduit le chômage chez les jeunes à risque, aide les citoyens à élaborer leurs propres stratégies face à la criminalité, comprend des activités de police de proximité et rétablit les tribunaux de district pour assurer une application efficace des lois et règlements et poursuivre les auteurs de délits mineurs. Des campagnes d'information et de sensibi-

lisation ont été menées pour mobiliser les partenaires locaux et encourager la société civile à participer à la réduction de la violence¹⁸.

Pour prévenir, réduire et éliminer la violence et la criminalité des jeunes en milieu urbain, les pouvoirs publics, y inclus les administrations locales, devraient promouvoir la prévention par le biais du développement social. Ils peuvent aider les communautés à traiter les facteurs sous-jacents de ces phénomènes, notamment la marginalisation, les inégalités sociales, la discrimination, le manque d'opportunités et le désenchantement qui affligent les jeunes. Le système judiciaire devrait également offrir aux jeunes délinquants les options d'une justice restaurative, avec réhabilitation et réinsertion.

Les investissements sociaux en faveur des jeunes, notamment dans l'éducation, l'emploi et la santé, ainsi qu'en vue de l'acquisition d'aptitudes en matière de résolution des conflits et d'exercice du leadership, peuvent aider les jeunes vulnérables à définir leur identité de manière positive et à se sentir intégrés dans leur communauté. Ils peuvent être particulièrement opérants pour résoudre les problèmes de la violence de la jeunesse.



Maty^o

CONTRE LA VIOLENCE SEXUELLE : POUR LA PROTECTION DE LA SANTÉ DES FILLES — RUFISQUE, RÉGION MÉTROPOLITAINE DE DAKAR

Quand elle a repris connaissance, Maty ne savait pas où elle était. Elle avait six ans; elle avait peur; elle avait mal. Il y avait près d'elle sa mère qui répétait « calme-toi, calme-toi » et un médecin qui parlait d'une voix grave et sombre.

C'est tout ce que je me rappelle. Je me rappelle aussi que ce matin-là, un voisin m'avait dit de venir avec lui, qu'il me donnerait du chocolat. Et puis plus rien après cela, jusqu'à ce que je me réveille à l'hôpital.

Lorsqu'on l'a ramenée chez elle, sa vie entière avait changé. Le voisin, le violeur, n'était plus là. Maty a appris plus tard que ses parents, ne voulant pas alerter la police, avaient conclu un « arrangement à l'amiable », qui était simplement que les parents de son agresseur, âgé de vingt ans, l'avaient envoyé vivre ailleurs. Aujourd'hui, quinze ans après, Maty n'a toujours pas pardonné à ses parents de ne pas avoir dénoncé le violeur à la police et d'avoir laissé son crime impuni.

Ils n'avaient pas le droit de ne pas porter plainte, de laisser les choses se passer comme ça. Ils avaient peut-être honte, mais ce qui est vraiment honteux, c'est ce qu'ils ont fait.

Maty avait six ans et sa vie avait changé. Ses frères et sœurs, ses voisins, les enfants du quartier, tout le monde

se moquait d'elle; quand ils la voyaient, ils répétaient sans cesse le même mot.

Ils m'appelaient « sekou, sekou ». Ça veut dire perroquet, parce que c'était le surnom de l'homme qui m'avait fait ça. Et parmi les enfants qui se moquaient de moi, il y avait une fille à qui la même chose était arrivée, mais comme elle n'a pas été amenée à l'hôpital, personne ne l'a su et elle fait toujours comme si rien ne s'était passé ...

Je ne comprends pas pourquoi ils se moquaient de vous. C'est plutôt cruel.

La vie est cruelle. Je l'ai compris tout de suite.

Maty a donc cessé de jouer avec les autres enfants. Quand elle devait sortir, elle répondait à leurs moqueries et se défendait, mais elle n'avait pas d'amis; elle passait son temps chez elle, à regarder la télévision, à lire, à faire son travail de classe. Au Sénégal, comme dans beaucoup d'autres pays, il n'y a pas de statistiques sur le viol, mais les médias et les visites dans les hôpitaux et les dispensaires montrent qu'il y a des milliers de cas comme celui de Maty.

Les gens disent que les filles doivent être vierges, doivent être pures. Ils disent qu'elle doit garder son honneur pour son homme, jusqu'à ce qu'elle se marie. J'aime ce mot, l'honneur ...

Maty sourit d'un sourire triste. Elle ajoute que cela ne la gêne plus, mais qu'à l'époque, elle se sentait déshonorée. Elle se sentait souillée, elle pensait que tout le monde le savait, et elle trouvait cela insupportable.

Maty vivait, et vit encore, à Rufisque, ville de 200 000 habitants dans la banlieue de Dakar, capitale du Sénégal. Elle a trois sœurs et cinq frères, certains plus âgés qu'elle, certains plus jeunes. Son père, aujourd'hui retraité, était chauffeur de camion pour une grosse entreprise et sa mère s'occupait du ménage et des enfants. Bien que modeste, la famille a toujours eu de quoi vivre. À l'école, Maty se battait aussi quelquefois, mais elle était très bonne élève et son père la gâtait.

Mon père m'a toujours donné tout ce que je voulais. Si j'entrais dans un magasin et que je disais qu'il y avait quelque chose qui me plaisait, une robe, des chaussures, n'importe quoi, il me l'achetait. Peut-être parce qu'il se sentait coupable de ce qui était arrivé.

Et votre mère ?

Non, ma mère, c'était différent, tout le contraire. Je lui dis quelquefois que je n'ai pas de mère, que je n'ai qu'un père.

Au cours des années qui ont suivi, Maty n'a jamais dit à ses parents qu'elle leur en voulait de la façon dont ils s'étaient comportés; en fait sa famille

n'a plus jamais parlé du viol. Ses parents faisaient comme s'ils avaient oublié et, pendant longtemps, Maty a essayé d'en faire autant.

Est-ce que vous avez jamais revu le perroquet ?

Rester en bonne santé et attendre pour fonder une famille et pour procréer sont d'une importance clé pour les adolescents pour éviter la pauvreté

Je l'ai revu à l'occasion dans le quartier et je lui ai fait des remarques, mais il détournait son regard. Et j'ai préféré ne pas faire d'esclandre. Mais je ne le reverrai plus jamais, parce qu'il est mort il y a quelques années, dans un accident de voiture paraît-il. Ma mère voulait que j'envoie mes condoléances à la famille. Vous n'avez aucune idée de la scène que je lui ai faite à ce sujet.

Maty déclare qu'elle est heureuse qu'il soit mort. Non, dit-elle, elle n'a pas demandé à Dieu de le tuer, mais elle est heureuse de penser qu'il brûle maintenant en enfer. Elle sait que ce n'est pas bien, qu'un bon musulman ne souhaite de mal à personne. Mais elle n'y peut rien, elle est comme ça : elle se bat. Dans son adolescence, Maty passait beaucoup de temps seule ou se disputait avec ses frères et sœurs. Pour la mettre en colère, ils l'appelaient « la Française », parce qu'elle était renfermée, hautaine, et qu'elle ne s'associait pas à leurs jeux ou à leurs conversations. Elle préférait regarder la télévision ou surtout lire et faire son travail de classe, alors qu'ils se contentaient de devenir des pêcheurs et des travailleurs manuels.

Je passais beaucoup de temps seule, parce que personne ne pouvait me supporter : je ne suis pas patiente, je suis nerveuse et je me fâche facilement

Maty se sentait différente des autres adolescentes, incomprise; elle ne s'entendait qu'avec une de ses voisines âgée de trois ans de plus qu'elle, « son âme sœur », qui était, dit-elle, la seule qui la comprenne parce qu'elle avait un passé semblable. Elles aimaient les mêmes choses et avaient les mêmes idées. Elles se comprenaient sans avoir besoin de se parler, mais elles pouvaient aussi bavarder pendant des heures.

À dix-huit ans, Maty a commencé à sortir avec un adolescent de son quartier, un grand gars, plaisant, joueur de basket-ball, qui la poursuivait depuis des mois. Il était un peu brute, un peu Don Juan, mais elle pensait qu'elle arriverait à le changer. Les discussions ont commencé quand il a insisté pour coucher avec elle. Maty a refusé. Alors il l'a menacé en lui disant : si tu ne veux pas, je vais coucher avec une telle. Maty s'est encore plus fâchée et a eu encore moins envie de coucher avec lui. Un jour, au milieu d'une querelle, il l'a prise de force.

Il n'aurait rien pu faire de pire. C'est à ce moment là que je lui ai dit alors que je ne voulais plus jamais le revoir.

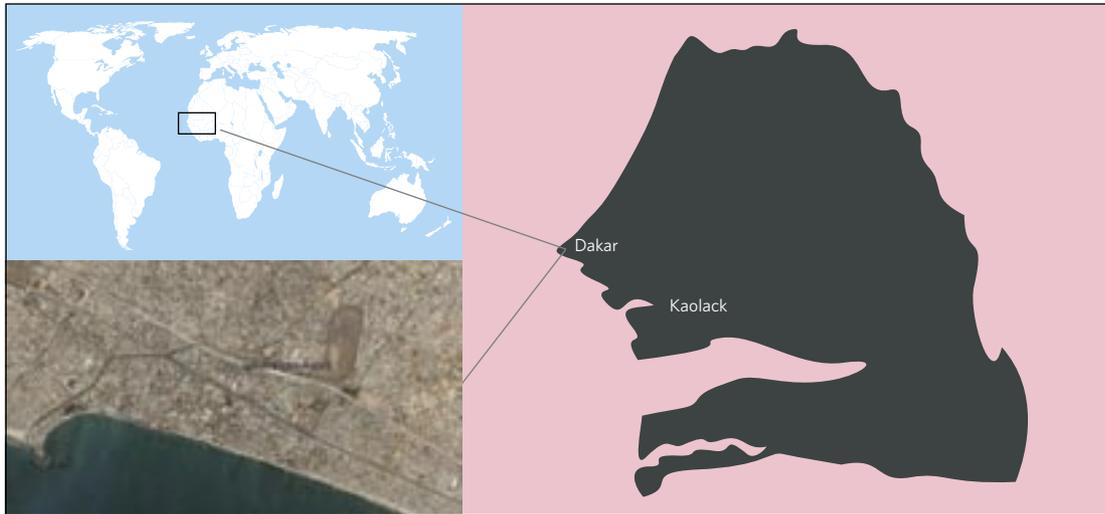
Il s'est excusé; il a dit qu'il ne savait plus ce qu'il faisait, qu'elle était si sexy, si désirable, qu'il ne pouvait plus se contrôler. En fait, ce qu'il lui disait, c'est que c'était de sa faute à elle. Et Maty l'a cru, de la même façon qu'elle l'avait cru, peut-être moins clairement, la première fois. Le cauchemar avait recommencé.

Peu après, Maty a vu à la télévision un documentaire sur la violence sexuelle en Afrique, qui expliquait que de nombreuses victimes de viol étaient irritables, solitaires, avaient des difficultés à se concentrer, souffraient de maux de tête. C'était comme si l'on parlait d'elle. Et le fait de savoir qu'elle n'était pas seule l'a encouragée à aller voir l'assistante sociale au Centre conseil pour adolescents du département d'éducation physique et de sport de la municipalité.

Il y a, dans les grandes villes du Sénégal, huit centres de conseil pour adolescents, dit Centres conseil ado, relevant du ministère de la Jeunesse, qui offre des services de santé reproductive. Si Maty avait vécu dans une petite ville ou à la campagne, elle n'aurait pas eu accès à ces services. Maty était allée souvent au centre pour y faire ses devoirs pour l'école. Elle ne s'était jamais demandé pourquoi, dit-elle, mais elle avait toujours été intéressée par les questions d'égalité des sexes, de grossesses non désirées et chez les adolescentes, d'IST, de VIH/sida, de violence. Et elle lisait et découpait souvent des articles de journaux sur le viol. Mais, dit-elle, elle n'avait jamais établi de rapport entre ces questions et sa vie personnelle. Elle avait essayé d'oublier et, jusqu'à ce jour, croyait y être parvenue.

Quand Maty a raconté à l'assistante sociale ce qui s'était passé avec le basketteur, celle-ci l'a convaincue qu'elle n'avait rien fait de mal, que c'était lui le responsable, qu'il était lâche, inintelligent et méchant. Ces paroles ont apporté un soulagement énorme à Maty. Mais quand l'assistance sociale lui a dit de voir un psychologue, elle n'a pas voulu : c'est pour les malades mentaux, a-t-elle dit, pas pour moi.

Région métropolitaine de Dakar (Sénégal)



- La population de la région métropolitaine de Dakar, où se trouve Rufisque, est estimée à environ 2,4 millions d'habitants
- Les jeunes de 15 à 24 ans représentent 21 % de la population du Sénégal
- 12 % des adolescentes commencent à procréer entre 15 et 19 ans dans les régions urbaines, contre 30 % dans les régions rurales
- En milieu urbain, le taux de prévalence des contraceptifs modernes pour les femmes de 15 à 49 ans est de 18 %; il n'est que de 3 % en milieu rural

Elle a cependant commencé à participer aux activités du centre. Depuis, Maty et son amie ont organisé des forums, des projections de films et des réunions pour parler de la santé reproductive et des questions des droits avec les jeunes de la ville. Maty a appris, entre autres choses, qu'il vaut mieux ne pas dire aux jeunes que l'on va leur donner des conseils, mais plutôt que l'on va procéder à des échanges d'idées avec eux, « parce que les gens n'aiment pas qu'on leur dise ce qu'ils doivent faire ».

Tout cela m'a apporté des choses appréciables. J'ai changé. J'ai appris à parler en public, à écouter, à ne plus me mettre en colère, à regarder les gens dans les yeux. J'interagis beaucoup plus avec le monde maintenant.

Au début 2006, les Centres conseil ado ont établi leur programme de conseil et dépistage volontaire du VIH. Ce projet s'est avéré particulièrement efficace : les huit centres ont effectué 20 % de tous

les tests de dépistage du VIH du pays, bien qu'il existe 120 autres centres de CDV. Les jeunes sont disposés à se rendre dans ces centres parce que ce sont des lieux qui leur sont familiers, où ils se livrent déjà à des activités culturelles, sociales et sportives; il n'y a pas de honte qui y est attachée : si quelqu'un voit un jeune qui se rend dans un centre d'éducation physique, rien ne l'amène à penser qu'il va faire un test de dépistage du VIH.

La chose la plus importante qui me soit arrivée au centre, c'est que j'ai pris confiance en moi-même. Avant, quand j'étais dans la rue, j'avais l'impression que tout le monde me regardait, me jugeait, ce qui faisait que je ne voulais pas sortir. Maintenant, c'est tout le contraire : j'ai changé d'attitude et ce sont les autres qui sont gênés par ma présence, parce que je leur montre que je suis meilleure.

Pourquoi êtes-vous meilleure ?

Je ne sais pas, mais on dirait que c'est ce qu'ils pensent, alors ...

... et elle rit en disant cela. Maty termine son diplôme en géographie à l'université Cheikh Anta Diop à Dakar. Elle a d'excellentes notes, a obtenu une bourse et a l'intention de faire une maîtrise et un doctorat. Et de travailler, sans doute dans le domaine du climat. Elle vit encore chez ses parents, avec ses frères et sœurs; l'aîné, qui a plus de trente ans, vient d'épouser une fille de seize ans. Maty continue à lire beaucoup, des manuels scolaires et toutes sortes de romans. « Tant que cela m'apprend quelque chose », dit-elle.

C'est pourquoi je n'aime pas les romans érotiques : ils ne vous apprennent rien.

Enfin, ils vous apprennent des choses sur ce sujet.

Mais ça ne sert à rien. Je veux apprendre les choses qui

comptent dans la vie. Et ça, ce n'est pas la vie. Si la vie est un gâteau, ça, ce n'est que la cerise placée qu'on met dessus.

Pensez-vous que vous vous marierez un jour ?

Je ne sais pas. J'ai déjà vingt-deux ans; c'est un peu vieux pour se marier. Aujourd'hui, ce sont les filles de seize et de dix-sept ans qui se marient, et elles sont généralement enceintes. Moi je suis vieille, je ne suis pas enceinte, et puis je suis plutôt difficile à vivre, alors ...

Récemment, un de ses voisins de quarante ans, marié et père de deux enfants, l'a demandée en mariage; il voulait que Maty soit sa seconde épouse.

Notre loi musulmane l'autorise, mais je ne veux pas être la seconde épouse de qui que soit. Je ne lui ai pas dit que je ne voudrais même pas être sa première épouse, mais peut-être qu'il l'a compris. En tout cas, je suis contre la polygamie.

Maty pense parfois qu'il vaudrait mieux qu'elle ne se marie pas et d'autres fois qu'elle aimerait bien se marier.

Le problème, c'est de trouver le genre d'homme que je veux. Je ne fais confiance à personne et j'ai besoin de trouver quelqu'un en qui j'aurais confiance. Et puis j'ai été très gâtée : je ne sais pas faire la cuisine, ni la lessive, ni tenir une maison. Si je me marie, ce sera un problème. Pourquoi est-ce que je me marierais ? Pour qu'un homme me dise : tu ne sais pas faire ceci, tu ne sais pas faire cela ? Non merci. Je ne veux pas que l'on me donne des ordres. Je ne veux être l'esclave de personne. Je veux trouver quelqu'un qui m'aime pour ce que je suis, qui m'accepte, qui croit en moi. Les hommes vous disent toujours que vous êtes si jolie, si sexy. C'est ce que m'a dit mon ami le basketteur cette fois-là. Je ne veux pas être désirée. Je veux être aimée. Ce n'est pas du tout la même chose.

GRANDIR EN VILLE : LA PROTECTION DE LA SANTÉ SEXUELLE ET REPRODUCTIVE

Les centres de conseils pour adolescents tels que ceux où Maty s'est rendue sont d'une importance essentielle pour autonomiser les jeunes femmes et leur permettre d'exercer leur droit à une vie exempte de violences, de se protéger des activités sexuelles non désirées et non consenties, et d'avoir accès à l'information et aux services nécessaires pour prévenir l'infection par le VIH et les grossesses non désirées. Comparés à leurs homologues ruraux, les jeunes des zones urbaines disposent d'un meilleur accès aux services de santé sexuelle et reproductive. Les dispensaires, hôpitaux, centres de dépistage du VIH et de conseils volontaires et autres établissements de soins de santé sont souvent implantés en milieu urbain. Les femmes qui accouchent dans les régions urbaines bénéficient plus souvent de l'assistance de personnel de santé qualifié. C'est ainsi que sur les accouchements ayant lieu en milieu urbain, en Bolivie, 78,1 % sont assistés par du personnel qualifié; la proportion est de 60,6 % au Pakistan, de 52,8 % en Angola et de 46,9 % au Yémen. Dans les mêmes pays, le taux des accouchements assistés par du personnel qualifié est de deux à quatre fois plus bas en milieu rural¹. Les jeunes citadins éduqués emploient aussi la contraception plus fréquemment². Des enquêtes menées au Ghana, au Kenya, au Nigéria, au Mozambique et en Tanzanie indiquent que le taux d'usage du préservatif chez les hommes de 15 à 24 ans est considérablement plus élevé dans les centres urbains que dans les campagnes³. Ce fait est peut-être lié aux connaissances et à la disponibilité : la moitié seulement des jeunes hommes vivant dans les zones rurales du Nigéria, de la Bolivie, du Mozambique et du Viet Nam savaient qu'ils pouvaient obtenir des préservatifs⁴.

Toutefois, la plus grande disponibilité et la plus grande proximité des services de santé dans les villes ne se traduisent pas automatiquement par une amélioration de la santé sexuelle et procréative chez les jeunes : il se peut que les services de santé soient trop chers et que certains quartiers ne soient pas desservis; et l'inégalité des sexes peut faire qu'il est plus difficile pour les jeunes femmes de se protéger de l'infection, des rapports sexuels non désirés et des grossesses.

L'âge du mariage augmente et l'activité sexuelle hors mariage en fait autant en milieu urbain. Les jeunes femmes se voient exposées à des risques d'activité sexuelle non consentie, de grossesses non désirées, d'avortements dans de mauvaises conditions de sécurité et d'infections sexuellement transmises, notamment par le VIH. L'emploi des contraceptifs, bien que plus répandu chez les jeunes urbains que chez les jeunes ruraux, reste peu fréquent. Les niveaux toujours élevés de grossesses non désirées et d'avortements pratiqués dans de mauvaises conditions de sécurité indiquent l'existence de besoins non satisfaits considérables en matière de planification familiale chez les jeunes femmes des centres urbains.

Quelque 14 millions d'adolescentes de 14 à 19 ans accouchent chaque année⁵. Le taux de fécondité des adolescentes est particulièrement élevé en Afrique subsaharienne et en Asie du Sud⁶. Les données recueillies dans 56 pays indiquent que chez les adolescentes de 15 à 19 ans appartenant aux groupes les plus pauvres, ce taux est du triple de celui de leurs homologues plus aisées⁷. Les adolescentes pauvres mettent au monde deux fois plus d'enfants et sont exposées à des risques de décès résultant de complications liées à la grossesse de deux à cinq fois plus grands que les femmes du groupe d'âge de 20 à 29 ans⁸. Leurs bébés ont également des chances

de survie inférieures. Dans toutes les régions du monde, les adolescentes rurales ont des enfants plus tôt que les adolescentes urbaines⁹, et cependant, dans les villes de la Namibie, du Népal, du Nicaragua et du Nigéria, une adolescente sur cinq accouche avant l'âge de 18 ans¹⁰. En outre, les jeunes filles de 15 à 19 ans représentent un quart au moins un quart des 20 millions d'avortements pratiqués chaque année dans des conditions dangereuses le sont chez les adolescentes de 15 à 19 ans. Dans une étude menée chez les femmes de 20 à 29 ans à Yaoundé (Cameroun), 21 % des jeunes femmes ont déclaré avoir avorté et 29 % des jeunes hommes ont déclaré avoir eu une compagne qui avait interrompu une grossesse dont ils étaient responsables¹¹. L'étude note également que les avortements sont plus souvent auto-pratiqués ou effectués par du personnel non médical dans des conditions dangereuses avant l'âge de 20 ans qu'après.

Les recherches menées dans le monde entier indiquent que les jeunes sont toujours, chose alarmante, très peu informés sur le VIH/sida. Ils le sont davantage en milieu urbain qu'en milieu rural et leurs connaissances augmentent considérablement avec le niveau d'éducation et le niveau économique. Une étude multipays réalisée en Afrique subsaharienne a constaté que la proportion de jeunes, hommes et femmes, de 18 à 24 ans connaissant les méthodes de planification familiale modernes était substantiellement plus élevée dans les zones urbaines que dans les zones rurales¹³.

Même si les jeunes disposent des informations nécessaires, ils peuvent ne pas être en mesure de se protéger. Environ la moitié des infections par le VIH enregistrées dans le monde, soit quelque 6 000 par jour, surviennent chez les jeunes de 15 à 24 ans. Au niveau mondial, les jeunes urbains sont plus touchés par le VIH/sida que les jeunes ruraux. En Zambie, l'un des pays les plus

gravement affectés par le virus, le taux de prévalence du VIH chez les jeunes établis en milieu urbain âgés de 15 à 24 ans est de 10,5 %, soit environ le double de celui des jeunes ruraux du même groupe d'âge¹⁴. La discrimination sexuelle généralisée expose les filles et les femmes des centres urbains à des risques plus élevés d'infection par le VIH : dans les villes de la Zambie, 15,2 % des femmes de 15 à 24 ans sont infectées par le virus, contre 3,7 % des hommes du même groupe d'âge¹⁵. Cette tendance se manifeste dans toute l'Afrique subsaharienne où, en moyenne, il y a trois fois plus de jeunes femmes infectées par le VIH que de jeunes hommes¹⁶.

L'UNFPA, le Fonds des Nations Unies pour la population, collabore avec le ministère de la Santé du Pérou et le Réseau de la santé de San Juan de Lurigancho VII, pour mettre en œuvre un projet intitulé " Des voix plus fortes en faveur de la santé reproductive " à San Juan de Lurigancho, communauté très pauvre où vivent des migrants ruraux autochtones de la région métropolitaine de Lima. Ce projet vise à améliorer la qualité et à accroître la convivialité des services de santé sexuelle et reproductive pour les jeunes, notamment les adolescentes. Il organise des campagnes d'information et établit des partenariats directs avec les fournisseurs de soins de santé. Les modalités des prestations de services font l'objet de modifications, compte tenu des résultats de consultations avec des groupes de jeunes, qui les rendent plus attractives pour ceux-ci. Cette initiative permet aux adolescentes et aux adolescents de faire connaître leurs besoins en matière de santé reproductive et d'exercer leur droit à une vie exempte de violences et offrant un accès satisfaisant aux services de santé.

L'UNFPA applique une approche multisectorielle qui envisage les questions de santé sexuelle et reproductive comme l'un des aspects du développement de la

personne, en rapport avec toute une gamme d'autres services de santé et de services sociaux. Dans certaines villes, des centres pour jeunes offrent des espaces protégés aux filles, où elles peuvent se livrer à des activités de loisir et où elles trouvent aussi des conseils dans des domaines divers tels que les questions familiales, la violence envers les femmes et les filles, les relations entre les sexes et la santé reproductive.

Les jeunes ont besoin de services d'information, d'éducation et de santé appropriés. On peut, en encourageant l'acquisition de connaissances en matière de santé sexuelle et reproductive, de résolution des conflits et de négociations, aider les jeunes à se protéger et à éviter les rapports sexuels non consentis, les grossesses non désirées et les IST, notamment par le VIH. Cela peut également les aider à prendre des décisions responsables et informées concernant leur existence. L'éducation doit également porter sur la problématique de la violence envers les femmes et les filles, sensibiliser les jeunes et leur permettre d'éviter les expériences néfastes telles que celle de Maty. Elle doit également prendre en considération les besoins particuliers des adolescentes mariées, des filles à risque d'infection par le VIH et des filles et des garçons qui risquent d'interrompre leurs études. Il convient également d'accorder une importance substantielle à l'éducation non formelle, par laquelle il est possible d'atteindre les jeunes marginalisés et vulnérables non scolarisés. Les services de santé sexuelle et reproductive doivent être conviviaux pour les jeunes, strictement confidentiels, disponibles à des heures et dans des lieux pratiques, et être dispensés à des coûts abordables. Mais la santé sexuelle et procréative n'est qu'un aspect du développement des jeunes, et les interventions doivent être reliées à d'autres programmes, notamment ceux qui concernent l'emploi et les moyens d'existence.



Shimu^o

LA VILLE, HÂVRE DE LIBERTÉ ET PROTECTION CONTRE LE MARIAGE PRÉCOCE — DACCA

Shimu n'a jamais fêté son anniversaire, puisqu'elle ne sait pas quel jour elle est née. Elle ne connaît pas son âge exact non plus. Elle pense avoir 22 ou 23 ans, mais quand elle raconte son histoire, elle paraît bien plus vieille que cela.

Vous ne voulez pas choisir un jour au hasard, dire que c'est votre anniversaire et le fêter ?

Non, pour quoi faire ? Je suis pauvre et ça coûte cher de fêter les anniversaires. J'ai de la chance de ne pas en avoir.

Shimu sait qu'elle est née dans un village du district de Natore, dans le nord du Bangladesh, où son père travaillait un lopin de terre de 2 000 m². Il n'avait pas toujours de quoi nourrir sa famille. Elle sait aussi que sa mère est morte quand elle avait trois ou quatre ans, mais elle ne sait pas dans quelles circonstances ni de quoi. Peut-être d'un empoisonnement alimentaire parce qu'elle avait mangé un poisson pêché par son grand-père, mais Shimu n'en est pas sûre. Et elle sait qu'après cela, elle est allée vivre chez une de ses tantes, puis de nouveau chez son père et sa nouvelle épouse, et enfin chez une de ses sœurs aînées et son mari.

Là, quand elle avait 9 ou 10 ans, elle a vu, chez un voisin, une curieuse boîte avec des gens dedans, qui bougeaient, qui parlaient, qui faisaient diverses

choses. Elle a trouvé ça ahurissant. La première fois qu'elle a vu quelqu'un mourir à la télévision, Shimu a pleuré : personne ne lui avait dit que ce qu'elle voyait n'était pas réel et elle ne l'a appris que longtemps après s'être mariée.

Vers cet âge-là, Shimu a commencé à aller à l'école, mais quelques mois plus tard, sa sœur a décidé de la garder chez elle. Si elle passait tout ce temps en classe, comment pourrait-elle l'aider à tenir la maison et à élever son enfant ?

Vous n'avez pas essayé de continuer d'aller à l'école ?

Non, je n'aimais pas l'école. Comme ça, je n'avais plus de devoirs à faire et j'avais tout le temps de jouer avec mes amies et mes poupées.

Et aussi de faire la corvée de bois et la lessive, de balayer la petite maison et pour d'aller au marché. Là, il y avait un vendeur de mélasse qui la regardait. Parfois, Shimu le regardait en retour. Un jour, il est venu à elle et il lui a dit qu'il voulait lui parler; ils se sont assis et il a déclaré qu'il voulait se marier avec elle. Le jeune vendeur avait 17 ans et Shimu 11 ou 12. Elle ne comprenait pas vraiment ce qu'il voulait dire. Elle avait entendu parler de mariage de temps à autre, à la télévision et au hasard des conversations des voisines, c'était à peu près tout.

L'âge moyen du mariage pour les femmes est de 15 ans au Bangladesh et il est inférieur à cela en milieu rural. Mais il s'agit de mariages dont la plupart sont arrangés par les parents. Shimu ne savait que faire ce jour-là. Alors elle a répondu qu'elle en parlerait à sa sœur et à son beau-frère.

Ce sont mes tuteurs; c'est à eux de décider.

Le prétendant de Shimu est allé les voir et leur a exposé sa proposition : il était disposé à épouser Shimu sans dot parce qu'il l'aimait bien. Dans les zones rurales du Bangladesh, le mariage est assorti d'une dot en numéraire ou en nature que les parents de la mariée versent au marié. C'est là une nouvelle « tradition », vieille d'un demi-siècle peut-être, qui bien qu'illégale est cependant pratiquée dans trois mariages sur quatre.

Les tuteurs de Shimu ont donné leur consentement, mais à une condition : étant donné le jeune âge de la mariée, le marié devrait attendre deux ans avant de l'emmener chez lui. L'adolescent a accepté et, après de brèves célébrations, Shimu se s'est retrouvée officiellement femme mariée, sans que cela apporte grand changement dans son existence.

Cette situation n'a pas duré longtemps. Quelque mois plus tard, le mari de Shimu son mari a commencé à exiger une dot, la raison étant, a-t-il dit,

que ses amis se mariaient et qu'ils obtenaient tous une dot; sa réputation en souffrirait s'il n'en obtenait pas une lui aussi. Ses demandes se faisaient de plus en plus violentes.

Voyant qu'il ne pourrait rien tirer d'eux, il a déclaré que puisqu'il n'avait pas de dot, il emmènerait sa femme de gré ou de force.

Est-ce que vous aviez envie de partir avec lui ?

Je ne sais pas si j'en avais envie ou pas. C'était mon mari et il était donc de mon devoir d'aller où il me disait d'aller.

Les jeunes femmes qui disposent de revenus sont plus libres de décider quand et avec qui elles se marieront, quand elles auront des enfants, combien elles en auront et à quels intervalles.

Son mari vivait avec sa mère, ses frères et sœurs, leurs beaux-parents, leurs neveux et nièces, et c'est Shimu qui était chargée de la plupart des tâches ménagères. Au début, elle n'y voyait pas d'inconvénient : elle avait l'habitude. Mais son mari a commencé à la traiter de plus en plus mal. Il disait qu'elle était bête, qu'il n'avait jamais de cadeaux de sa famille, il lui criait après et il a commencé à la battre. Shimu pensait que c'était en fait de sa faute à elle.

Nous étions si pauvres que nous n'avions rien à lui donner. C'était de ma faute.

Quelques mois plus tard, Shimu a senti un jour quelque chose de curieux, quelque chose qui bougeait dans son ventre. Une voisine lui a dit :

« Mais bien sûr ma fille, tu es enceinte ! » Personne ne lui ayant jamais rien expliqué, il lui avait fallu quatre ou cinq mois pour s'en rendre compte. Quand elle a annoncé la nouvelle à son mari, celui-ci n'a pas semblé particulièrement intéressé. Shimu, elle, ne pensait qu'à une chose : elle espérait avoir un joli bébé. Mais le jour de l'accouchement, quand la sage-femme a annoncé que c'était un garçon, Shimu a eu droit aux félicitations de tout le monde :

J'étais heureuse. Je voulais un garçon parce que mon mari voulait un garçon. Avoir un fils vous donne un grand prestige.

Pendant les quelques jours qui ont suivi, la belle-famille de Shimu a aidé et s'est occupée d'elle; mais au bout de quelques semaines tout est revenu à la normale, à ceci près que son mari la battait plus violemment qu'avant. De temps à autre, des voisins alertés par les cris venaient voir et le mari de Shimu leur disait que comme elle était sa femme, qu'elle était sa femme et qu'il pouvait en user avec elle comme de bon lui semblait. Il pouvait, par exemple, lui dire de s'en aller pour qu'il puisse épouser une femme qui lui donnerait de l'argent.

Quelquefois il avait des remords de se comporter comme il le faisait, alors il emmenait Shimu au cinéma. Ces jours-là, Shimu pensait qu'après tout elle pourrait peut-être avoir une vraie famille. Mais l'illusion était de courte durée et les coups et les injures reprenaient de plus belle. À un certain moment, sa belle-mère a cessé de lui donner à manger; Shimu a alors dû faire des ménages chez d'autres gens pour pouvoir se payer à manger.

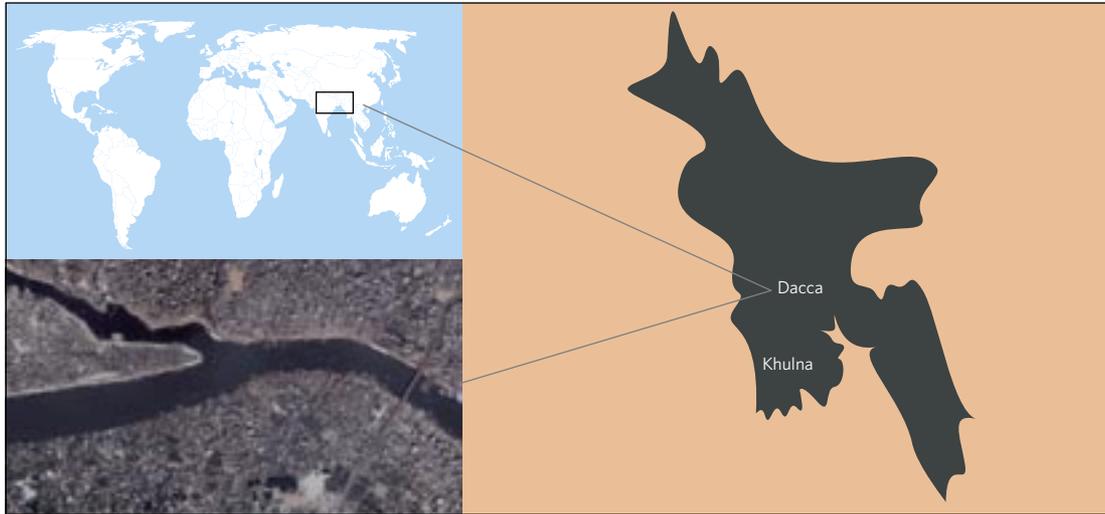
Le temps passait et elle continuait de souffrir. Quatre ans plus tard, Shimu est tombée enceinte de nouveau et a eu un autre garçon. Mais cette fois, cela n'a intéressé personne. Son mari voulait se débarrasser d'elle et il l'a accusée de le tromper avec son frère. Shimu a juré sur le Coran que ce n'était pas vrai, mais il l'a battue sauvagement avec un bâton de bambou; Shimu, blessée, s'est réfugiée chez sa sœur. Son mari est venu la récupérer et Shimu l'a suivi parce que ses fils avaient besoin d'elle.

Un après-midi, alors qu'elle rentrait de son travail, Shimu s'est arrêtée quelques instants au bord de la route pour se reposer un peu. Son mari est passé par là, l'a vue, l'a accusée d'attendre un amant et l'a battue en public. Shimu avait accepté pratiquement tout, le manque de nourriture, les injures, les coups. Mais elle n'était pas disposée à accepter le déshonneur. Elle lui a déclaré :

Ça l'est égal que je travaille pour les autres, et ça m'est égal aussi, mais je n'accepterai pas que tu m'accuses, dans la rue, d'être une putain.

Elle a dit à son mari de ne plus jamais chercher à la revoir et elle est repartie chez son père. Elle avait l'intention le lendemain matin d'aller le lendemain matin au tribunal demander le divorce, mais en fin de compte, elle n'a pas osé. Shimu avait 18 ou 19 ans, était mère de deux enfants et n'avait pas les moyens de les faire vivre. Sa belle-mère lui a dit alors qu'elle n'avait plus qu'une chose à faire : la laisser s'occuper des enfants et partir travailler en ville.

Dacca (Bangladesh)



- La région métropolitaine de Dacca a une population d'environ 12 millions d'habitants
- Les jeunes de 15 à 24 ans constituent 20 % de la population totale du pays
- Au Bangladesh, dans les campagnes, environ 20 % de filles de 16 à 20 ans font des études; ce taux est de 40 % dans les villes
- Dacca sera d'ici 2020 la quatrième ville du monde par ordre de grandeur, avec 22 millions d'habitants
- Les cyclo-pousse et les pousse-pousse motorisés sont les principaux moyens de transport à Dacca : il y en a chaque jour près de 400 000 en circulation, davantage que dans toute autre ville du monde

Elle avait raison. Au village, il n'y avait nulle part où j'aurais pu gagner de l'argent. Il n'y avait pas de travail. Et j'avais besoin de gagner de l'argent pour eux.

La seule ville dont Shimu avait entendu parler était Dacca; elle l'avait vue à la télévision : une grande ville, des voitures, des pousse-pousse et des gens partout. Dacca est effectivement très grande. Capitale du Bangladesh, elle compte environ 12 millions d'habitants. Shimu est allée habiter chez une de ses tantes. La ville lui semblait encore plus grande, plus bruyante et plus étrange qu'elle ne l'imaginait. Elle avait peur, mais elle aimait apprécier aussi de pouvoir marcher dans les rues sans que personne ne la regarde ou ne sache qui elle était. Quelques jours après son arrivée, elle a trouvé un emploi dans une usine de confection vestimentaire. Les choses semblaient bien s'annoncer.

L'industrie vestimentaire produit 70 % des exportations du Bangladesh et emploie deux millions de personnes. Beaucoup sont des migrants ruraux et quatre sur cinq sont des femmes. Shimu a commencé à travailler comme aide pour 700 taka par mois, soit environ 15 dollars EU à l'époque. L'usine est un bâtiment de sept étages situé au centre de Dacca. De l'extérieur, on dirait un immeuble d'appartements. À l'intérieur, il y a à chaque étage un vaste atelier avec des dizaines d'employées, des machines à coudre et des tables de coupe, qui servent à confectionner toutes sortes de vêtements. Shimu était contente : elle avait du travail, elle apprenait des choses et ses collègues l'aidaient. Pour la première fois de sa vie, elle était débarrassée de son mari, de sa belle-famille, de son village et des soucis que tout cela représentait. Quelques mois après être arrivée à Dacca, ayant alors les moyens

de subvenir aux besoins de ses enfants, Shimu a pris son courage à deux mains et est rentrée chez elle pour demander le divorce.

Au bout d'un an, elle a été promue opératrice. La première fois qu'elle a eu une machine à coudre à elle, dit-elle, elle a eu le sentiment d'être vraiment quelqu'un. Deux ans après, un après-midi, son contremaître lui a dit de rentrer dans son village parce que son fils cadet était malade. De retour au village après la longue route, on lui a dit que l'enfant était mort et avait été enterré. Shimu a pleuré toutes les larmes de son corps. Mais elle a pensé que Dieu devait avoir ses raisons et elle est retournée au travail.

Aujourd'hui, six ans après son arrivée à Dacca, Shimu est toujours opératrice. Elle gagne 2 100 taka par mois (30 dollars EU) pour huit heures de travail, six jours par semaine. Il est connu que l'industrie vestimentaire prospère au Bangladesh grâce à ce

genre de salaires qui font que le coût de la main-d'œuvre n'est qu'une fraction minimale du prix de vente des vêtements au détail.

Avez-vous le sentiment d'avoir beaucoup changé pendant tout ce temps ?

Oui, beaucoup. Je ne suis plus aussi maigre. J'ai davantage confiance en moi. Je peux envoyer de l'argent chez moi pour que mon fils puisse continuer d'aller à la madrassa (école islamique) et faire des études. Il a 11 ans et il est très bon élève.

Vous l'envoyez à l'école islamique parce que vous êtes croyante ?

Oui, j'ai toujours voulu qu'il aille à la madrassa.

Shimu continue...

J'ai beaucoup souffert, mais c'est Dieu qui a décidé de mon destin; ça veut donc dire que je le mérite. Pour qu'il y ait des gens heureux, certains de nous doivent être malheureux. Le hasard a voulu que je n'aie rien : pas d'argent, pas d'éducation. Mais mon sort s'améliore maintenant; je gagne de l'argent et j'envoie mon fils à la madrassa.

Shimu parle lentement et fermement, sans hésiter. Le fait qu'elle soit venue en ville lui a permis de se dégager de l'emprise des réseaux traditionnels. Il est exact qu'elle se sent parfois seule et qu'elle ne sait pas toujours quoi faire. Mais elle sait aussi qu'elle n'est pas forcée d'obéir à ses parents et aux anciens.

Je suis satisfaite. Mon rêve, c'est que mon fils fasse des études et ait un bon travail.

Et que voulez-vous faire à l'avenir ?

Je n'ai pas d'éducation, je suis illettrée. La meilleure chose que je puisse faire, c'est de travailler jusqu'à la fin de mes jours comme opératrice. Si j'avais de l'éducation, je pourrais penser à faire autre chose, mais je n'en ai pas. Je ne me fais pas de soucis. Je voudrais seulement gagner un peu plus d'argent.

Shimu préfère vivre à Dacca parce que « c'est moins dangereux, et puis ici je peux gagner ma vie, vivre comme je l'entends et penser ce que je veux », dit-elle. Rien de tout cela n'aurait été possible dans son village. Mais elle pense que quand elle sera plus âgée, il y retournera. Elle prévoit d'y acheter un lopin de terre et de s'y installer. Elle a déjà réussi à épargner 20 000 taka (près de 300 dollars EU).

Mais si vous avez une existence meilleure à Dacca, pour rentrer dans votre village ?

Parce qu'ici, si je ne travaillais pas, je n'aurais pas assez d'argent. Au village, si. Et de toute façon, quand je serai vieille, personne ne pourra me forcer de faire ce que je ne veux pas. Et je pourrai donc vivre chez moi.

LA VIE URBAINE, FACTEUR D'AUTONOMISATION DES JEUNES FEMMES

Les filles et les jeunes femmes ont de multiples difficultés auxquelles elles doivent faire face en milieu rural, où elles ont moins de ressources, d'avoirs et de possibilités de se procurer des revenus que les hommes. Tous ces facteurs ou certains d'entre eux les poussent, comme Shimu, à émigrer vers les villes, où elles trouvent de meilleures possibilités économiques et où elles peuvent échapper aux normes sociales qui limitent le rôle des femmes, se distancer des pratiques traditionnelles, accéder à l'autonomie et prendre le contrôle de leur existence.

Les disparités entre milieu urbain et milieu rural se manifestent tôt dans la vie des filles. L'une des plus visibles concerne l'accès à l'éducation. Dans les pays en développement, la fréquentation scolaire des filles de 10 à 14 ans est inférieure de 18,4 % dans les campagnes par rapport aux villes; l'écart est de 37,5 % pour les filles de 15 à 19 ans¹. On relève une disparité analogue, mais moins forte, en matière d'accès à l'éducation chez les garçons. C'est au Moyen-Orient et en Afrique occidentale et centrale que l'on constate les plus grands écarts dans ce domaine, les taux de fréquentation scolaire chez les filles de 15 à 19 ans étant inférieurs respectivement de 54,6 % et de 46,9 % dans les zones rurales par rapport aux zones urbaines². Dans ces zones, de nombreuses filles commencent à travailler très jeunes pour aider leur famille et abandonnent souvent leurs études pour ce faire³.

Le mariage précoce est encore répandu dans de nombreuses régions rurales. Comme Shimu l'a constaté, cette pratique réduit les possibilités offertes aux filles. Elle

perturbe leur éducation, porte atteinte aux droits de la personne et peuvent avoir de graves conséquences pour leur santé, notamment leur santé sexuelle et reproductive.

Dans les régions rurales d'Afrique subsaharienne et d'Asie du Sud, environ 50 % des filles sont mariées avant l'âge de 18 ans, contre environ 25 % en milieu urbain⁴. Les disparités peuvent être encore plus marquées dans certains groupes d'âge, certaines régions et certains pays. C'est ainsi, par exemple, qu'une étude menée dans la région rurale de l'Amhara en Éthiopie a constaté que la moitié des filles se mariaient avant l'âge de 15 ans et généralement avec des hommes considérablement plus âgées qu'elles. Dans leur grande majorité, ces filles ne connaissaient pas leur conjoint avant de l'épouser et leurs premiers rapports sexuels, souvent alors qu'elles étaient encore impubères, leur avaient été imposés de force⁵.

Les filles quittent souvent les campagnes pour échapper à leur sort. Selon une étude parallèle menée dans les zones de taudis d'Addis-Abeba, une adolescente migrante de 10 à 19 ans sur quatre se réfugie en ville pour éviter un mariage précoce⁶. Toujours selon cette même étude, les filles émigrent aussi pour d'autres raisons, notamment en quête d'éducation et d'emploi, et il n'est pas rare qu'elles se retrouvent prises au piège de la pauvreté, dans les taudis urbains. Mais même lorsqu'elles vivent dans la misère, de nombreuses filles comme Shimu trouvent un emploi rémunéré, ce qui leur confère une autonomie à laquelle elles n'auraient pas accédé dans leur village.

Une étude portant sur les adolescentes du Bangladesh ayant émigré dans les centres urbains à la recherche pour y chercher du travail indique que 31 % d'entre elles étaient mariées à l'âge de 18 ans, contre 71 % de leurs consœurs qui n'avaient pas quitté leur campagne natale⁷. Il y a plusieurs raisons qui font que les jeunes citadines retardent

leur mariage. Les raisons mariage : les plus importantes sont l'éducation et l'entrée dans la main-d'œuvre active, ce qui rehausse leur statut social. Les jeunes femmes qui disposent de revenus sont plus libres de décider quand et avec qui elles se marieront, quand elles auront des enfants, combien elles en auront et à quels intervalles.

Néanmoins, les filles et les jeunes femmes des zones urbaines font face à de nombreuses difficultés en raison du sexe auquel elles appartiennent. Dans de beaucoup de villes en développement, le taux de chômage est plus élevé chez les femmes que chez les hommes, signe de discrimination sexuelle en matière d'accès à l'éducation et d'emploi⁸. Les jeunes femmes sont plus nombreuses que les jeunes hommes à se voir forcées, du fait d'un manque d'éducation et de formation, de travailler dans le secteur informel et de se livrer à des activités de subsistance⁹. Beaucoup d'adolescentes en viennent à considérer leur corps comme l'un de leurs rares avoir à valeur commerciale. Les filles paupérisées vivant seules ou ayant charge de famille touchée par le VIH se voient souvent contraintes de se livrer à des activités sexuelles transactionnelles en échange de cadeaux, d'argent ou de logement.

Biruh Tesfa (Bel avenir) est un programme pour les filles pauvres d'Addis-Abeba à risque d'exploitation et de mauvais traitements élaboré par le ministère éthiopien de la Jeunesse et des Sports et la Commission de la Jeunesse et de Sports d'Addis-Abeba, avec une assistance technique du Population Council, du Département du développement international du Royaume-Uni, de la Fondation pour les Nations Unies et de l'UNFPA. Mis en œuvre dans un quartier de taudis de la ville, il cible les filles non scolarisées de 10 à 19 ans, dont la plupart sont des migrantes qui vivent loin de leurs parents et de membres de leur famille, et que d'autres programmes n'atteindraient vraisemblablement pas. *Biruh Tesfa* leur offre un espace

protégé où elles peuvent former des réseaux d'appui avec d'autres filles et femmes, et il organise des cours d'alphabétisation, d'acquisition de connaissances pratiques, de formation professionnelle et d'éducation en matière de santé procréatrice¹⁰. Le programme a reçu un accueil favorable de la communauté et compte actuellement 600 participantes, dont la moitié n'a jamais été scolarisée¹¹.

L'éducation est essentielle pour modifier les attitudes et les comportements qui perpétuent l'inégalité des sexes. L'enseignement de type scolaire ou non structuré, ainsi que l'appui en vue de l'acquisition de moyens d'existence et le mentorat peuvent apporter des contributions fondamentales qui améliorent la santé, le bien-être et la situation économique des filles et des femmes. Les initiatives visant les adolescentes devraient également prendre en considération la santé sexuelle et procréatrice et comporter des activités conçues pour les aider à appliquer les connaissances acquises dans la pratique. Il est nécessaire par ailleurs de mettre en œuvre des activités de sensibilisation des communautés et des parents qui les informent aussi sur les besoins et les droits de leurs filles et qui soulignent l'importance de retarder l'âge du mariage et de veiller à ce que les filles terminent leurs études.



Angelo^o

TROUVER LE BON RYTHME : QUESTION DE SURVIE URBAINE — RIO DE JANEIRO

Quand il était petit, Angelo n'aimait pas jouer au football. Il se distinguait donc des autres gamins de Vigário Geral, mais pas radicalement. Il avait en commun avec eux la pauvreté, le foyer brisé, la scolarisation sporadique, le travail précoce et la marginalité. Vigário Geral est l'une des 500 ou 600 *favelas* de Rio de Janeiro. On cite divers chiffres, mais on pense généralement qu'un quart des habitants de la région métropolitaine de Rio, plus de 3 millions de personnes donc, vivent dans ces taudis. L'âge et le niveau de développement des *favelas* varient; Vigário Geral a été fondée il y a plus de quarante ans. Il y a des maisons solides, des routes bitumées et l'eau courante. Angelo n'aimait pas le football, mais cela lui plaisait de jouer et de se bagarrer dans la rue avec les autres gamins. Le problème, c'est qu'il n'avait pas beaucoup de temps pour cela.

Angelo est l'aîné de quatre enfants. En 1994, quand il avait huit ans, son père est parti. L'argent que sa mère gagnait à faire des ménages ne suffisait pas à subvenir aux besoins de la famille, et Angelo a dû travailler.

Elle ne m'y a pas forcé; elle n'a rien dit; mais j'ai vu la situation. Quelquefois, nous n'avions rien à manger et, comme j'étais l'aîné, j'ai compris que je devais faire quelque chose.

Angelo a trouvé un endroit où il pouvait acheter des bonbons et des sucettes, et il a commencé à les vendre à la sauvette, dans les autobus, dans les trains et aux feux rouges. Il se demandait parfois, mais sans trouver de réponse, pourquoi il devait faire ce genre de choses alors que beaucoup d'autres enfants n'avaient pas besoin de travailler. Il ne comprenait pas non plus pourquoi il y avait des gens si riches et pourquoi ils ne faisaient rien pour aider ceux qui sont sans le sou.

Maintenant, je pense qu'ils ont peur de nous. Ils croient que les noirs des favelas sont des gens dangereux, des voyous.

Certains jours, Angelo pouvait aller en classe, mais pas toujours. Mais chaque jour, dira-t-il plus tard, il avait la satisfaction de voir que ses efforts aidaient sa mère et sa famille à survivre. À certains moments, cependant, la tentation le guettait.

La tentation était toujours présente à Vigário Geral. Aujourd'hui encore, les dealers de drogue se pavanent dans les rues, avec leurs vêtements chers, leurs chaussures de marque, leurs armes brillantes, leurs jolies filles et leur impunité. Quand Angelo était adolescent, beaucoup de ses amis voulaient qu'il soit comme eux. Cela lui semblait parfois être la seule solution; la ville n'avait à leur offrir que le rejet et la marginalisation. Mais comme les autres enfants

des *favelas*, Angelo avait aussi vu le côté sombre de cette vie : les arrestations, les règlements de comptes, les cadavres. C'est pourquoi chaque fois d'un *bandido*, voisin, ami, lui faisait une proposition, Angelo refusait.

Je savais qu'au premier abord la violence semble facile, comme un jeu, une manœuvre intelligente face au monde. Mais cela se paie. Même s'ils ne vous tuent pas, vous devez toujours être sur vos gardes; la menace est toujours là.

Mais parfois, pendant ces après-midis torrides où il vendait ses bonbons sous un soleil implacable, ou le soir quand il n'y avait pas assez à manger, sa conviction vacillait. Jusqu'au jour où, à l'âge de treize ans, il a entendu parler pour la première fois des AfroReggae boys.

AfroReggae est né du chaos...

...dit José Júnior, son fondateur. Issu d'un milieu pauvre, celui-ci était, en 1993, un DJ qui s'était fait une réputation dans le monde de la musique de Rio. À cette époque, la police avait tué 21 jeunes à Vigário Geral, en représailles, pensaient beaucoup de gens, à l'assassinat de quatre agents de la police militaire, tués par les marchands de drogue locaux. Quand on pense à la culture de la jeunesse urbaine,

on pense musique; les villes sont le des lieux où les jeunes trouvent des formes d'expression qui leur sont propres, souvent des rythmes caractéristiques. Júnior était déterminé à employer la musique pour détourner les jeunes du crime, de la drogue et de la violence. Il a commencé par créer un magazine consacré au reggae, au rap, au hip-hop, et autres manifestations de la culture noire. Ses collaborateurs associés à ce projet ont fondé le premier Centre culturel communautaire à Vigário Geral. C'est là que les musiciens de l'orchestre AfroReggae, élément le plus public de l'ONG, ont reçu leur formation.

Aujourd'hui, l'orchestre mobilise des fonds et donne de la visibilité à son projet au moyen des chansons et de spectacles qui présentant la vie dans les *favelas*, la violence, le racisme, les brutalités policières, et les alternatives possibles. Il a enregistré plusieurs albums, fait des tournées dans le monde entier et reçu l'appui d'artistes de premier plan tels que Caetano Veloso et Regina Casé. José Júnior en est fier :

Dans l'environnement urbain en rapide mutation, les jeunes apprennent beaucoup de ce qui les attend dans la vie et des comportements à adopter auprès de leurs pairs et, de plus en plus, des médias.

Avec notre musique, Vigário Geral est passé dans les journaux de la rubrique des faits divers à celle de la vie culturelle.

Le soir de juin 1999 où Angelo a entendu les musiciens d'AfroReggae, il a été pris d'un immense enthousiasme et a décidé d'être comme eux. Il

pourrait, comme eux, donner un sens à son existence. Rentré chez lui, il a commencé à taper sur un vieux bidon en fer blanc, et il n'a pas été long à constater qu'il avait le sens du rythme, dans son corps, « dans son cœur » comme il dirait plus tard. Angelo était fasciné. Il passait tout son temps libre à taper sur des tambouriner sur des conteneurs en métal. Quand il a pensé qu'il commençait à savoir ce qu'il faisait, il a invité trois ou quatre de ses amis à jouer avec lui. Le groupe a pris forme peu à peu et, un jour, les jeunes artistes se sont dit qu'ils devraient se trouver un nom.

Nous n'étions pas certains. Nous avons pensé à plusieurs possibilités et puis nous avons trouvé : AfroLata. Afro parce que nous sommes africains, c'est de là que nous venons, nous avons cela dans le sang, et Lata (conteneur métallique) parce que c'est notre instrument. Ce que je veux dire, c'est que nous faisons la même chose qu'AfroReggae, mais comme nous n'avons pas les moyens de nous payer de vrais instruments, nous nous contentons de vieux conteneurs en métal.

Angelo et ses amis avaient transformé des ordures en instruments de musique et donné à leur précarité une expression artistique. AfroLata a été inclus dans le projet AfroReggae. En sus de l'orchestre principal, l'ONG compte une dizaine de groupes de jeunes qui font de la musique, de la danse, de la capoeira, du théâtre et du cirque. Angelo et ses acolytes ont commencé à jouer un peu partout, d'abord à Rio, puis dans tout le Brésil. Ils ont même été invités à un festival aux Pays-Bas. Angelo ne vend plus de bonbons dans la rue : AfroReggae lui a obtenu une bourse qui lui permet de consacrer son temps aux

répétitions, aux concerts avec AfroLata et un autre orchestre de jeunes, Makala, et à l'enseignement de la percussion.

C'est bon d'enseigner la musique et la danse aux enfants du quartier. Nous leur donnons quelque chose à quoi s'intéresser et ils passent moins de temps dans les rues. Ils sont moins exposés aux tentations de la drogue et du crime, et ils apprennent leurs leçons et ils font leurs devoirs. Vous devriez voir le changement, la transformation quand ils viennent à nous. Et ça nous rend fiers de penser que ces jeunes ne deviendront pas des voyous, qu'ils feront quelque chose de leur existence.

AfroReggae a ouvert des Centres culturels communautaires dans quatre autres *favelas* de Rio. À ce jour, l'association a exécuté 60 projets auxquels ont participé 2 000 jeunes et, entre le personnel et les boursiers, elle emploie 175 personnes. Mais son siège est toujours à Vigário Geral. C'est là qu'avec l'appui de plusieurs parrains, elle fait construire un bâtiment de trois étages, d'un million de dollars, le plus grand de tout le quartier. L'ouverture est prévue pour janvier 2008, une fois que seront aménagés les espaces de répétition, les studios d'enregistrement, les salles d'ordinateurs et de réunion et les locaux administratifs, avec l'auditorium en terrasse. Actuellement, dans l'immeuble qui leur a été prêté, quelque 400 jeunes participent aux activités, nombre appréciable sur une communauté de 8 000 personnes c'est un nombre appréciable. Vitor, qui est responsable du Centre de Vigário Geral, sait bien qu'au regard de l'ampleur du problème, ce n'est pas grand chose; mais il sait aussi que ce serait pire de ne rien faire :

Rio de Janeiro (Brésil)



- Rio, avec ses quelque 11 millions d'habitants, est la deuxième ville du Brésil après São Paulo
- 82 % des Brésiliens vivent en milieu urbain
- 37 % des citoyens vivent dans des taudis, tels que les *favelas*
- La ville est connue dans le monde entier pour son carnaval annuel; des organisations communautaires, telles que les écoles de samba, se préparent toute l'année à participer aux défilés
- La zone sud de Rio est la zone la plus densément peuplée de la ville, celle aussi où la différenciation socioculturelle est la plus marquée

Certains disent que c'est une goutte d'eau dans la mer, que pour chaque enfant auquel nous offrons une alternative à la criminalité, il y en a dix qui prennent ce chemin. Et il semble parfois qu'il y ait du vrai à cela, mais pour nous, c'est important d'essayer, d'aider ne serait-ce qu'un enfant et de donner de la visibilité à notre problème dans des lieux où il était ignoré.

Angelo y voit là presque une question de survie :

Le monde est vraiment injuste et on veut nous écarter comme si nous n'existions pas. On ne se souvient de nous que lorsqu'il y a un crime, des violences. Ce que nous devons montrer aux blancs, aux riches, c'est que les noirs qui vivent dans les favelas ne sont pas tous des parias, des criminels, que nous sommes aussi capables de bonnes choses, de créer, d'apporter la paix partout où nous allons. Si les gens se rendent compte de cette comprennent ça, peut-être qu'ils commenceront à nous traiter différemment.

Chaque fois qu'il le peut, Angelo suit des cours du soir. Il aura bientôt fini ses études primaires; AfroReggae insiste pour que ses membres continuent leurs études. Angelo gagne actuellement 150 dollars EU par mois, plus une petite prime pour chaque concert. Cela ne suffit pas toujours à l'entretien de sa famille. Angelo est un modèle de stabilité. À l'âge de 20 ou 22 ans, plusieurs des membres de son orchestre ont déjà deux ou trois enfants de différentes mères. Angelo a commencé à fréquenter une fille il y a sept ans, s'est mis en ménage avec elle il y a trois ans et ils ont eu leur premier enfant l'an dernier.

Je suis très prudent. Je me sers de préservatifs. C'est important. Quand nous avons eu un enfant, c'était parce que nous en voulions un.

Les jeunes d'aujourd'hui ont-ils moins d'enfants qu'avant ?

Non, bien au contraire. Les bébés pullulent ici. Dans le temps, les femmes n'avaient pas d'enfants aussi jeunes, mais maintenant, avec tout l'alcool, les drogues, tout ça...

Angelo a des durillons aux mains à force de taper sur les tambours et les bidons, et il a le sourire facile. Il a toujours vécu à Vigário. Il aime sa communauté et il fait du travail pour ses membres, mais il dit qu'il voudrait bien s'en aller, emmener sa famille; il n'arrêterait pas de travailler avec AfroReggae et les jeunes, mais il préférerait vivre ailleurs :

C'est vraiment dangereux ici : les fusillades, les affrontements des gangs. C'est dur comme environnement. J'espère que nous pourrions aller ailleurs et avoir de meilleures conditions de vie.

À quoi penses-tu quand tu dis " de meilleures conditions de vie " ?

J'espère que mon fils ne sera pas forcé d'aller chercher du travail, qu'il pourra avoir les choses que je voulais et que je n'ai pas pu avoir.

Quelles choses ?

Je sais pas, moi ... une voiture. J'ai toujours voulu avoir une voiture et un ordinateur. Mais mon rêve, mon grand rêve, c'est que tout aille bien pour ma famille, que nous soyons ensemble. Je nous vois dans une jolie maison, en train de manger au bord de la piscine. Bon, ça ce serait la belle vie.

Angelo a les yeux qui brillent en disant cela.

Et tu penses qu'avec la musique ce sera possible ?

Je l'espère bien et j'y travaille. Mais même si je n'y arrive pas, je me sens bien. Quand je suis sur scène, en train de jouer, je me sens si bien; c'est comme un carnaval, tout un monde en moi. Je pense à tous les gens que j'aime, mes amis, ma famille, les vivants et les morts. Quand je suis là à taper sur mon tambour, je me sens comme un roi.

JEUNES EN MILIEU URBAIN : CULTURE ET DÉFINITION D'UNE NOUVELLE IDENTITÉ

Dans tous les pays en développement, les certitudes des traditions rurales cèdent le pas à la vie urbaine avec ses chances et ses risques, ses libertés individuelles, ses exigences sociales plus complexes et ses cadres de soutien plus diversifiés. Alors que dans les communautés rurales traditionnelles la famille étendue et les coutumes établies guidaient les jeunes dans leur passage à l'âge adulte, ceux-ci, dans l'environnement urbain en rapide mutation, apprennent beaucoup de ce qui les attend et des comportements à adopter auprès de leurs pairs et, de plus en plus, des médias. Il en est résulté la création d'une culture juvénile, de nature urbaine, servant de point de repère aux jeunes dans la définition de leur identité, qui remet souvent en question les rôles qui leur sont attribués chez eux, sur les bancs de l'école et au travail.

Les jeunes des zones urbaines élaborent leur identité et acquièrent leur sentiment de soi d'après le milieu environnant¹, milieu généralement bien plus divers sur le plan social, culturel et ethnique que celui des zones rurales. La proximité et les interactions fréquentes des jeunes des zones urbaines facilitent la création, l'adaptation et la diffusion d'une culture juvénile urbaine². Comme il apparaît clairement dans l'histoire d'Angelo, les interactions avec l'environnement urbain peuvent avoir des répercussions intenses sur la socialisation des jeunes, du fait de leur exposition à une multitude d'influences tandis qu'ils se développent, expérimentent, interrogent et assument divers rôles dans leur société.

Les identités collectives des jeunes citadins sont façonnées et s'expriment par la musique, la danse, la mode, l'art et d'autres manifestations culturelles. Certains genres musicaux tels que le hip hop, qui est issu des quartiers afro-américains pauvres des villes des États-Unis et qui est un reflet du mode de vie des jeunes paupérisés, ont apporté aux jeunes une nouvelle forme d'expression et influencé leur tenue vestimentaire, leur langage et leur vision de la vie³. D'autres aspects de la culture des jeunes s'expriment par certains comportements à risque, qui sont particulièrement répandus chez les jeunes hommes des régions urbaines, notamment la consommation d'alcool et de drogue et les actes de violence⁴.

La mondialisation a conféré à la culture des jeunes des dimensions planétaires. Les jeunes grandissent dans un monde où les biens, les capitaux, les technologies, l'information, les idées et les gens traversent les frontières à une vitesse remarquable. Avec l'expansion des restaurants à service rapide, l'homogénéisation des centres commerciaux, la tendance des jeunes au mimétisme vestimentaire et leur affection pour la même musique, les centres-villes du monde entier se ressemblent tous. Les médias exercent une influence toute particulière dans la transmission des connaissances aux jeunes et dans leur socialisation selon des lignes de force définies par des aspirations, des valeurs et des attitudes spécifiques, souvent en contradiction avec leurs traditions culturelles⁵. La télévision, la radio et Internet sont importants non seulement par les effets qu'ils ont sur les attitudes et les comportements des jeunes qui usent de ces médias, mais également en tant que technologies inclusives ouvrant l'accès aux connaissances dans un monde de plus en plus interconnecté⁶.

L'accès aux médias et aux technologies de l'information et des communications varie considérablement selon la région, la classe sociale et le lieu de résidence. Les jeunes citadins ont généralement un accès bien meilleur à la télévision, à la radio et à la presse imprimée que leurs homologues ruraux. De 2000 à 2003, Plus de la moitié des 269 millions de nouveaux usagers d'Internet avaient de 15 à 24 ans⁷ et vivaient en majorité en milieu urbain. L'emploi des nouvelles technologies est souvent une expérience communautaire, étant donné que peu de jeunes disposent d'un ordinateur chez eux et qu'ils ont accès à Internet dans les établissements scolaires ou les cybercafés. Bien que l'usage d'Internet et la propriété de téléphones portables soient considérablement plus élevés chez les jeunes urbains, beaucoup d'entre eux n'ont toujours pas accès à ces nouvelles technologies. Le niveau d'éducation et le statut socioéconomique sont des facteurs clés à cet égard. En Indonésie, par exemple, seuls 16 % des jeunes citadins ont utilisé Internet et 27 % seulement se servent de téléphones portables pour envoyer des messages SMS, alors que chez les étudiants de niveau universitaire, ces proportions sont de 59 % et de 95 % respectivement⁸. Par ailleurs, dans certains pays, l'accès des jeunes femmes à Internet est bien plus limité que celui des jeunes hommes⁹.

Les jeunes urbains sont ciblés en tant que nouvelle génération de consommateurs susceptibles d'être fortement influencés par les icônes de la culture populaire et les messages médiatiques. Mais ces messages ne se transmettent ni ne se reçoivent dans le vide; les jeunes disposent de nombreuses ressources qui leur permettent d'interpréter les messages sans abandonner complètement leur identité¹⁰. Les similitudes superficielles de la

culture des jeunes peuvent dissimuler d'immenses différences de structure familiale, d'attentes comportementales et de modèles de sexualité, de mariage et de procréation¹¹. L'impact d'une exposition accrue aux médias dépend dans une grande mesure de la culture locale et de la réaction de celle-ci aux importations de l'extérieur. Dans de nombreuses régions du globe, la résurgence des mouvements religieux est venue compenser la tendance à l'adoption d'attitudes plus permissives parfois véhiculées par les médias¹².

Un projet qui réalise une intégration positive de la culture des jeunes est Dance4Life [Danser pour la vie]. Cette initiative internationale fait usage de la danse pour sensibiliser les jeunes au VIH/sida et les encourager à s'engager activement dans la lutte contre la maladie. Encore dans sa phase d'expansion, le projet est actuellement mis en œuvre dans les établissements d'enseignement secondaire de dix pays. Il procède selon une démarche axée sur l'acquisition d'aptitudes à la vie quotidienne et comprend de multiples activités tout au long de l'année scolaire, pour s'achever sur l'événement mondial Dance4Life ayant lieu le samedi qui précède le Journée mondiale de lutte contre le sida. En 2006, près de 100 000 jeunes de dix pays ont participé au projet. L'événement a obtenu la collaboration d'artistes et orchestres locaux et a rassemblé les jeunes des pays participants par le biais d'une liaison satellite. Le projet s'est fixé pour objectif de réunir, d'ici la Journée mondiale de lutte contre le sida de 2014, au moins un million de jeunes du monde entier qui, au moyen de la danse, émettront un puissant message d'espoir. Dance4Life porte sur tous les aspects de la culture des jeunes : leurs icônes, leurs médias et leur musique et leurs danses préférées¹³.

Les notions, les besoins et les valeurs culturels des jeunes ont d'importantes répercussions sur le capital social des communautés et des quartiers urbains. Des espaces publics conçus spécifiquement pour eux devraient encourager leur intégration sociale avec les autres éléments de la communauté et favoriser la prise en considération et la validation de leur culture¹⁴. Il conviendrait aussi d'accorder la priorité à la réduction de la fracture numérique et à l'ouverture d'un accès plus large aux médias et aux technologies de l'information et des communications pour les jeunes. En outre, les activités sportives, l'enseignement de la musique et des arts et les activités de loisir devraient être encouragés en raison de leur valeur dans la création d'une image de soi positive et dans l'acquisition d'aptitudes sociales essentielles chez les jeunes. Lorsque les jeunes marginalisés, comme l'était Angelo, se voient donner la possibilité d'intervenir dans un domaine public qui est le leur, ils définissent leur identité, prennent conscience de leurs compétences personnelles et forment des réseaux de pairs. Ces réseaux sont une source de capital social et peuvent contribuer à une transition qui, évitant les dangers, mène les jeunes de manière efficace à la vie adulte.

Pour la protection des jeunes vivant dans la pauvreté en milieu urbain, aujourd'hui et demain

Les sept récits présentés dans les pages qui précèdent doivent interpeler ceux qui s'intéressent à la jeunesse et à l'avenir de nos villes. Les questions, les problèmes et les solutions qui concernent les jeunes et la ville sont étroitement liés, tout particulièrement dans les pays en développement, où sans généralement la moitié de la population urbaine a moins de 25 ans. Urbanistes, dirigeants, employeurs et groupes de la société civile ont un enjeu commun à cet égard et il y va de leur intérêt d'appuyer l'ingéniosité et la créativité des jeunes et d'instaurer un paysage urbain exempt de pauvreté et de violence.

Les récits de Bing, Geeta, Reham, Freddy, Maty, Shimu et Angelo sont des reflets fragmentaires des difficultés de la vie urbaine pour des millions de jeunes aujourd'hui et pour des millions d'autres à l'avenir. Deux constantes se retrouvent dans ces sept récits : la pauvreté, les difficultés et la violence, et l'espoir de l'avènement d'un avenir meilleur résultant de leurs propres efforts.

La récurrence du thème de la violence, sauf dans l'histoire de Bing, n'est pas un effet du hasard; dans toute ville, dans toute

région du monde, il est difficile de trouver des jeunes vivant dans la pauvreté qui n'ont pas été touchés par les abus sexuels, la violence sexiste, la violence résultant d'activités criminelles ou les actes de violence aveugle.

La croissance démographique rapide des zones urbaines attendue dans les décennies à venir transformera les espaces de vie de tous les jeunes, pour le meilleur ou pour le pire. Les enfants de Bing, Geeta, Reham, Freddy, Maty, Shimu et Angelo méritent de faire un meilleur départ que leurs parents dans la vie. Ils ont droit à un logement décent, à une alimentation suffisante, à l'éducation, aux soins de santé et une vie exempte de sévices et de violence. Un tel avenir est possible à condition que les villes se préparent dès à présent à absorber et à gérer la croissance démographique projetée. Elles doivent faire porter l'attention sur l'apport d'une aide aux pauvres pour permettre à ceux-ci de mettre eux-mêmes fin à leur pauvreté. Elles doivent avant tout investir dans les jeunes qui détiennent la clé de la rupture du cycle de la pauvreté de manière à interrompre sa transmission de génération en génération.

Les responsables de l'élaboration des politiques à tous les niveaux et toutes les parties prenantes, y compris les jeunes eux-mêmes, doivent être informés de la transformation urbaine qui s'annonce et s'y préparer. Les villes dirigeantes des agglomérations urbaines doivent :

- Veiller à ce que les jeunes aient *accès à une éducation de qualité* dans les quartiers où ils vivent, à ce que les établissements d'enseignement soient exempts de violence, de négligence et d'abus sexuels, à ce que les filles et les garçons soient traités sur un pied d'égalité, et à ce qu'ils acquièrent en milieu scolaire des connaissances sur la résolution des conflits, les capacités de négociation, la pensée critique et la santé sexuelle et reproductive, notamment la prévention de l'infection par le VIH.
- En collaboration avec les employeurs, *former les jeunes* de manière à ce qu'ils acquièrent les aptitudes exigées par le marché du travail; appuyer les efforts du Réseau d'emploi des jeunes (<http://www.ilo.org/public/english/>

employment/strat/yen/) et reproduire ce modèle de façon à offrir aux jeunes de véritables possibilités d'emploi.

- *Protéger la santé des jeunes* en leur offrant un accès facile à des services de santé d'un coût abordable et conviviaux, lesquels devraient comprendre les services de santé sexuelle et procréatrice, pour que les jeunes puissent éviter les grossesses non désirées et les infections sexuellement transmises, notamment par le VIH.
- Assurer l'accès à l'eau propre et potable, à l'assainissement et à un logement approprié, qui sont nécessaires à une saine transition vers l'âge adulte, ainsi que la sécurité des droits fonciers et le respect des droits de propriété.
- Soutenir les jeunes qui participent à des initiatives d'autoconstruction pour se bâtir des logements appropriés pour eux-mêmes et leur famille.
- Créer des espaces protégés dans les communautés, en particulier pour les adolescentes, de manière à ce qu'elles

apprennent à se comporter dans la vie sans crainte de violences ou d'abus sexuels; associer les jeunes aux programmes de prévention du crime et de surveillance de quartier; et veiller à ce que les postes de police assurent une protection efficace des quartiers pauvres et pas seulement des communautés aisées.

- *Associer les jeunes à la planification urbaine*, notamment aux processus décisionnels et à des activités de suivi-évaluation des programmes urbains conçus à leur intention; encourager les jeunes à participer activement à la vie citoyenne et les aider à acquérir une image positive d'eux-mêmes et un sentiment d'appartenance à la société; et leur permettre d'apporter des contributions positives au bien-être de leur communauté.
- *Renforcer la gouvernance urbaine*, avec le soutien des instances gouvernementales régionales et nationales, afin d'autoriser la mise en œuvre de ces mesures, ainsi que d'autres mesures analogues.

- *Mobiliser l'appui* de la communauté internationale.

Les actions orientées selon ces grandes lignes se démarqueront des politiques antérieures. Au lieu de réagir aux problèmes urbains à mesure qu'ils surgissent, il conviendra d'adopter une approche prévisionnelle de prise en compte de la croissance urbaine et de ses impacts. Les mesures proposées à cette fin appuient l'ingéniosité et l'esprit d'initiative des jeunes et s'attaquent simultanément aux causes profondes de la pauvreté. Elles assurent une préparation appropriée des jeunes pour leur permettre d'entrer dans la population active, de mener une vie saine et de retarder le mariage et la procréation. Dans leur ensemble, elles constituent une stratégie grâce à laquelle les individus pourront réaliser leur potentiel humain et les villes pourront remplir leur fonction de moteur du développement national.

Notes

INTRODUCTION

- 1 ONU, Division de la population. World urbanization prospects: the 2003 revision. New York : Organisation des Nations Unies, 2003.
- 2 Hakkert, Ralph, 2007. Three Notes on Central Issues in Poverty and Urbanization in Cities, Poverty and Environment: Attacking the Future Now, à paraître.
- 3 Lloyd, Cynthia B. ed. 2005. Growing up Global: The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies - The National Academies Press, Washington, p. 78.
- 4 David Satterthwaite The Scale of Urban Change Worldwide 1950-2000 and its Underpinnings, in Human Settlement Paper, IIED, Londres, 43 pages.
- 5 Ibid.
- 6 Population Council. Promoting healthy, safe and productive transitions to adulthood. "Reaching vulnerable youth in Ethiopia" par Erulkar, A. and T. Mekbib. Brief no. 6, mai 2005.

BING

- 1 BIT, 2006. Tendances mondiales de l'emploi des jeunes, Genève, octobre 2006. www.ilo.org/trends
- 2 ONU, Département des affaires économiques et sociales, 2005. World Youth Report 2005: Young people today, and in 2015.

- 3 ONU-Habitat. The State of the World's Cities 2006-2007: Facts on Youth (http://www.unhabitat.org/downloads/docs/3974_95355)
- 4 Ibid.
- 5 Lloyd, Chyntia B. ed. 2005. Growing up Global: The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries. National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies - The National Academies Press, Washington.
- 6 Lloyd. 2005.
- 7 ONU, Département des affaires économiques et sociales, 2005.
- 8 BIT. Youth: Pathways to decent work. Report VI: Promoting youth employment - Tackling the challenge International Labour Conference, 93rd Session, 2005, Sixth item on the agenda. BIT, Genève, 2005, pp 13-14
- 9 ONU-Habitat. The State of the World's Cities 2006-2007: Facts on Youth (http://www.unhabitat.org/downloads/docs/3974_95355)
- 10 ONU, Département des affaires économiques et sociales, 2005.
- 11 Youth Employment Network, <http://www.ilo.org/public/english/employment/strat/yen/challenge/index.htm>, consulté le 26 janvier 2007.
- 12 ONU, Département des affaires économiques et sociales, 2005.

GEETA

- 1 Lloyd, Cynthia B. ed. 2005. Growing up Global: The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries. National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies - The National Academies Press, Washington.
- 2 Banque mondiale, 2006. Rapport sur le développement dans le monde 2007; Développement et générations futures. Banque mondiale, Washington, p. 161.
- 3 Lloyd. 2005.
- 4 Banque mondiale. 2006. p. 162.
- 5 Banque mondiale. 2006.
- 6 Environment and Urbanization brief "Deep democracy; transforming opportunities for the urban poor." Environment and Urbanization. Vol. 13 N° 2, octobre 2001.
- 7 Ibid.
- 8 Banque mondiale. 2006. p. 163.
- 9 Agarwal, 1994 in Growing up Global: The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries, Lloyd, Cynthia B. ed. 2005. National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies - The National Academies Press, Washington, p. 365.
- 10 Cabannes, Y. 2006. Children and Young People Build Participatory Democracy in Latin American Cities. Environment and Urbanization 18(2): 195-218.
- 11 Ibid.
- 12 Banque mondiale. 2006. p. 173.

GRANDIR EN MILIEU URBAIN

REHAM

- 1 Rapport du Secrétaire général, 2006. Promotion de la femme : promotion de la femme. Étude approfondie de toutes les formes de violence à l'égard des femmes. Soixante et unième session de l'Assemblée générale, 6 juillet 2006.
- 2 Moser, C. et al. 2003 "Violence, fear and insecurity and the urban poor in Latin America", Document pour l'étude de la Banque mondiale sur la pauvreté urbaine dans la région Amérique latine et Caraïbes.
- 3 ONU-HABITAT à <http://www.unhabitat.org/categories.asp?catid=375>, consulté le 27 février 2007.
- 4 Moore, A. et al. 2005. "Coercive First Sex among Adolescents in Sub-Saharan Africa: Prevalence and Context." Exposé présenté à la XXV conférence de l'IUSSP sur la population, 18 au 23 juillet 2005, Tours (France).
- 5 Lloyd, Chyntia B. ed. 2005. Growing up Global: The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries. National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies - The National Academies Press, Washington.
- 6 Jejeebhoy S, Bott S. 2003. Non-consensual Sexual Experiences of Young People: A Review of the Evidence from Developing Countries. New Delhi, Inde : Population Council.
- 7 OMS. 2005. Multi-country Study on Women's Health and Domestic Violence against Women Initial results on prevalence, health outcomes and women's responses. Par García-Moreno, C. et al. 2005, p. 44.

- 8 Dunne M. et al. 2006. Gender Violence in Schools in the Developing World. *Gender and Education* 18(1): 75-98.
- 9 Ibid.
- 10 Erulkar, AS. 2004 in *The Lancet*, Sexual and Reproductive Health. "Sexual and reproductive health: a matter of life and death", par Glasier, A. et al. octobre 2006. p. 11-21.
- 11 Coalition mondiale sur les femmes et le sida. Violence Against Women and HIV/AIDS: Critical Intersections. Information Bulletin Series, No. 1.
- 12 The Population Council. 2004. Sexual Coercion: Young Men's Experiences as Victims and Perpetrators. New York. The Population Council. 35.
- 13 Kishor, S. and K. Johnson, 2004, Profiling Domestic Violence: A Multicountry Study, Calverton, MD: ORC Macro, Measure DHS+:66.
- 14 Barker, G. et M. Nascimento. 2002. Case Study Guy to Guy, Rio de Janeiro : Instituto Promundo.
- 15 À <http://www.mavaindia.org/>, consulté le 4 mars 2007
- 16 À <http://www.cwgl.rutgers.edu/16days/about.html>, consulté le 4 mars 2007.

FREDDY

- 1 BBC News. "El Salvador y el costo de la violencia" Web site à : http://news.bbc.co.uk/hi/spanish/business/barometro_economico/newsid_4708000/4708008.stm, consulté le 2 juin, 2006.

- 2 UN-HABITAT at <http://www.unhabitat.org/categories.asp?catid=375> Accessed on February 27, 2007.
- 3 UN Department of Economic and Social Affairs, 2005. World Youth Report 2005: Young people today, and in 2015. p. 139
- 4 Ibid.
- 5 UN-HABITAT. Overview of Urban Crime Trends. <http://ww2.unhabitat.org/Istanbul+5/56.pdf> Accessed on February 23, 2007.
- 6 Winton, A. 2004. Young People's Views On How to Tackle Gang Violence in "Post Conflict" Guatemala. *Environment and Urbanization* 16(2): 83-99.
- 7 UN-HABITAT at <http://www.unhabitat.org/categories.asp?catid=375> Accessed on February 27, 2007.
- 8 Winton, A. 2004. Urban Violence: a guide to the literature. *Environment and Urbanization* 16(2): 165-184.
- 9 Ibid.
- 10 Cardia, N. 2000. Urban Violence in Sao Paulo. USAID Project on Urbanization, Population Environment and Security.
- 11 Ibid.
- 12 Lloyd, Chyntia B. ed. 2005. Growing up Global: The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries. National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies - The National Academies Press, Washington, D.C. 391
- 13 Franz Vanderschueren, The Prevention of Urban Crime. Paper presented at the Africities 2000 Summit, Windhoek, May 2000

- 14 Ibid.
- 15 Ibid.
- 16 Ibid.
- 17 UN-HABITAT à <http://www.unhabitat.org/categories.asp?catid=375> Accessed on February 27, 2007, consulté le 12 et le 27 février 2007.
- 18 Ibid.

MATY

- 1 <http://www.unfpa.org/profile/compare.cfm>
- 2 Ali et al., 2003; Gueye et al, 2001; Gupta, 2000; Kuate-Defo, 1998 in Lloyd, Cynthia B. ed. 2005. Growing up Global: The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies - The National Academies Press, Washington, p. 212.
- 3 Données DHS.
- 4 Ibid.
- 5 UNFPA. 2004. État de la population mondiale : Le consensus du Caire, dix ans après : la population, la santé en matière de reproduction et l'effort mondial pour éliminer la pauvreté. New York : Nations Unies.
- 6 Projet Objectifs du Millénaire des Nations Unies. 2005. Taking Action: Achieving Gender Equality and Empowering Women. New York : Équipe 3 (Éducation primaire et égalité des sexes), Projet Objectifs du Millénaire des Nations Unies.
- 7 Banque mondiale. 2004. "Round II Country Reports on Health, Nutrition, and Population Conditions Among the Poor and the Better-Off in 56 Countries." Washington : Banque mondiale.
- 8 ONU. 2001. Nous les enfants : examen de fin de décennie de la suite donnée au Sommet mondial pour les enfants : Rapport du Secrétaire général (A/S-27/3). New York : ONU.
- 9 Lloyd, Cynthia B. ed. 2005. Growing up Global: The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies - The National Academies Press, Washington, p. 518.
- 10 Données DHS.
- 11 Calvès, 2002 in Lloyd, Cynthia B. ed. 2005. Growing up Global: The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies - The National Academies Press, Washington, p. 216.
- 12 Ibid.
- 13 Mahy, M. and N. Gupta. 2002. Trends and Differentials in Adolescent Reproductive Behavior in Sub-Saharan Africa. DHS Analytical Studies No. 3 ORC Macro. Calverton, Maryland (USA).
- 14 Base de données d'indicateurs sur le VIH/sida à http://www.measuredhs.com/hivdata/data/table_builder.cfm?survey_type_id=&survey_pop_based=&userid=44038&usertabid=49344 consultée le 4 mars 2007.

- 15 Ibid.
- 16 ONUSIDA/OMS. Le point sur l'épidémie de sida : décembre 2006, à http://www.unaids.org/en/HIV_data/epi2006/default.asp, consulté le 5 mars 2007.

SHIMU

- 1 Lloyd, Cynthia B. ed. 2005. Growing up Global: The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries. National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies - The National Academies Press, Washington, p. 78.
- 2 Ibid.
- 3 Satterthwaite, D. et. al. 1996. The Environment for Children: Understanding and acting on the environmental hazards that threaten children and their parents. Londres : Earthscan Publications.
- 4 Lloyd. 2005. p. 434.
- 5 Ministère éthiopien de la jeunesse et des sports, Population Council & UNFPA, Programme Brief Berhane Hewan (light for eve); a programme to support married and unmarried adolescent girls in rural Amhara Region, Ethiopia à http://www.popcouncil.org/pdfs/Ethiopia_BerhaneHewanBrief2006.pdf
- 6 Ibid.
- 7 Lloyd. 2005. p. 437-8.
- 8 UNFPA. 2002. Reproductive Health and Employment: Implications for Young People.

GRANDIR EN MILIEU URBAIN

- 9 Ibid.
10 Population Council. 2006. Biruh Tesfa: A program for poor, urban girls at risk of exploitation and abuse in Addis Ababa, Ethiopia. Program Brief.
11 Ibid.

ANGELO

- 1 Parenti, M. 1999. Reflections on the Politics of Culture. Monthly Review 50(9).
2 Malone, K. 2002. Street Life: youth, culture and competing uses of public space. Environment and Urbanization 14(2): 157 - 168.
3 White, S. and W. Lester. 2001. Cultural Relevance: Hip Hop Music as a Bridge in the Digital Divide. Proceedings of the 34th Hawaii International Conference on System Sciences.
4 Lloyd, Cynthia B. ed. 2005. Growing up Global: The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies - The National Academies Press, Washington, p. 168-171.
5 Lloyd. 2005. p. 49.
6 Ibid.
7 Banque mondiale, 2006. Rapport sur le développement dans le monde 2007; Développement et générations futures. Banque mondiale, Washington, pp. 201-202.
8 Ibid.
- 9 Ibid.
10 ONU, Département des affaires économiques et sociales, 2005. World Youth Report 2005: Young people today, and in 2015. p. 86.
11 Lloyd. 2005 p. 49-50.
12 Banque mondiale. 2006. p. 33.
13 Ibid.
14 Malone. 2002.



Crédits photo :

Photos de Martin Caparros © UNFPA

Conception, maquette et production :

Phoenix Design Aid A/S

Imprimé sur papier écologiquement responsable

L'UNFPA, Fonds des Nations Unies pour la population, est un organisme de développement international qui œuvre en faveur du droit à la santé et de l'égalité des chances pour chaque, femme, homme et enfant. L'UNFPA offre son appui aux pays pour utiliser les données démographiques dans la formulation des politiques et des programmes visant à réduire la pauvreté et pour faire en sorte toutes les grossesses soient désirées, que tous les accouchements soient sans danger, que tous les jeunes soient protégés du VIH et du sida et que toutes les filles et toutes les femmes soient traitées avec dignité et respect.

L'UNFPA - parce que tout le monde compte.



Fonds des Nations Unies pour la population
220 East 42nd Street
New York, NY 10017
États-Unis d'Amérique
www.unfpa.org

ISBN 978-0-89714-843-6
E/31,000/2007 Numéro de vente E.07.III.H.2

